

CLASSIQUES FRANÇAIS

LES FEMMES SAVANTES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

ÉDITION NOUVELLE

PAR

M. PELLISSON

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DES LETTRES
INSPECTEUR D'ACADÉMIE



LIBRAIRIE
CH. DELAGRAVE
15 RUE SOUFFLOT
PARIS

MOLIÈRE

LES

FEMMES SAVANTES

A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉDITIONS DE MOLIÈRE, ANNOTÉES PAR M. PELLISSON

Les Femmes savantes, in-12 cart.................. 1 fr.

Tartuffe ou l'Imposteur, in-12 cart................ 1 fr.

L'Avare, in-12 cart................................ 1 fr.

Le Misanthrope, in-12 cart......................... 1 fr.

Le Bourgeois gentilhomme, in-12 cart .... 1 fr.

Les Précieuses ridicules, in-12 cart............... 1 fr.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MOLIÈRE

LES

FEMMES SAVANTES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

ÉDITION NOUVELLE

A L'USAGE DES CLASSES

PAR

M. PELLISSON

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé des lettres,
Inspecteur d'Académie.

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR LES FEMMES SAVANTES

La première représentation des *Femmes savantes* eut lieu à la ville, le 11 mars 1672. L'œuvre nouvelle de Molière ne reçut du public qu'un accueil assez froid, et, après dix-neuf représentations, elle disparut de l'affiche.

On est bien revenu de cette indifférence des contemporains : tous les critiques sont maintenant d'accord pour mettre les *Femmes savantes* au rang des chefs-d'œuvre du poète, que cette pièce égale en effet par le mérite de la composition et du style. Mais à côté de ces grands ouvrages, elle se distingue par un caractère tout particulier : on n'y sent plus cette amertume qui se mêle aux plus belles productions de Molière,

> Cette mâle gaieté, si triste et si profonde
> Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer.

C'est ici une gaieté sans mélange, sans arrière-pensée, pour ainsi dire. Il semble que l'âme du poète dût être calme, apaisée, quand il écrivait cette œuvre, que dans sa vie si agitée et si troublée il y ait eu, à ce moment, comme une détente et un repos.

C'est qu'en effet, quelques mois avant de donner les *Femmes savantes*, Molière s'était réconcilié avec Armande Béjart. « Dans la joie que lui cause ce raccommodement si longtemps attendu, dit M. Loiseleur, il éprouve le besoin de remonter le cours du temps ; il veut renaître à la santé et à la force. » Il revient habiter la rue Richelieu, où il avait passé les premiers temps qui suivirent son mariage, et dont il s'était éloigné depuis dix ans. « Sans doute qu'en se rapprochant de ces lieux témoins de sa lune de miel, il avait espéré trouver ce regain dont parle Chrysale et *se ressouvenir de ses jeunes amours*. » Cette espérance ne put pas durer ; mais dans ces heures d'illusion et de rapide bonheur, pendant cette courte trêve accordée à ses ennuis et à ses souffrances, le poète composa une œuvre paisible comme son âme, régulière comme sa vie à ce moment unique.

Il est certain que Molière jouissait avec délices de cette paix si nouvelle pour lui, qu'il souhaitait que rien ne vînt la troubler ; car, deux jours avant la représentation des *Femmes savantes*, il prit la peine d'adresser une harangue au public pour désavouer par avance toutes les applications qu'on pourrait faire de sa pièce. Ce

n'était pas la première fois que Molière se défendait de viser les personnes ; mais il faut bien avouer que dans ce cas — par exception — ses protestations ne pouvaient être sincères. Elles témoignaient plus de prudence que de franchise.

Ne soyons pas plus soupçonneux que Ménage, qui disait : « On veut me faire accroire que je suis le savant qui parle d'un ton doux ; c'est une chose, cependant, que Molière désavouait. » Admettons avec le principal intéressé que le rôle de Vadius n'offrait aucun trait qui fût exclusivement propre au maître de mesdames de Sévigné et Lafayette. — Mais l'abbé Cotin n'avait pas le loisir de prendre les choses aussi allègrement que Ménage ; il ne pouvait pas ne point se reconnaître pour l'original du *héros d'esprit* de Philaminte. Molière en effet avait donné d'abord à ce personnage le nom de Tricotin ; ce ne fut que plus tard, par une concession dont Cotin n'eut point à se féliciter, qu'il l'appela Trissotin. De plus, les méchants vers que le pédant débite dans le salon de Philaminte étaient tirés des propres œuvres du pauvre abbé. Enfin tout ce qu'il y a de ridicule dans le rôle se rapporte trait pour trait, et de façon à ne laisser aucun doute possible, à celui qui avait été déjà la victime de Boileau. (Voy. une biographie de Cotin dans le livre de M. Livet : *Précieux et Précieuses.*)

Pourquoi une personnalité si directe, alors que Molière avait toujours déclaré que son dessein était de *peindre les mœurs sans toucher aux personnes ?* C'est ce que les historiens littéraires ont recherché, et ils ont prouvé que Cotin, dont la vanité était fort vive, avait pris l'offensive contre Molière ; que, dans sa lutte avec Boileau, il avait laissé échapper des attaques inconsidérées contre le grand comique, lui donnant ainsi le droit de représailles. Lui-même sans doute le comprenait ; car, traduit sur la scène, il s'abstint de toute réplique et chercha plutôt à se faire oublier. Il y réussit d'ailleurs à merveille : lorsqu'il mourut, en 1681, neuf ans après les *Femmes savantes*, le public n'apprit qu'il n'existait plus que par cette épigramme, qui courut alors :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin ?
Cotin a fini ses jours ;
Trissotin vivra toujours.

Ce n'est pourtant pas là la seule différence entre le prédicateur-poète et le personnage de la comédie de Molière. Trissotin n'est pas seulement ridicule : il est aussi méprisable ; Cotin fut toujours un honnête homme, plein de bonté et de désintéressement. Mais personne n'eut de peine à saisir le moment où Molière avait cessé de tracer un portrait ; il était évident pour tous que Trissotin aspirant à la main d'Henriette ne pouvait plus être confondu avec l'abbé Cotin, déjà vieux, et qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans les ordres. Il est donc vrai que, si Molière s'est moqué et

vengé un peu cruellement de la vanité agressive de l'abbé, il n'a pas dépassé du moins les limites que lui-même prescrivait aux attaques de ses adversaires : « Je leur abandonne de bon cœur, disait-il, mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira... mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies. » (*Impromptu de Versailles.*)

L'œuvre de Molière ne donna lieu de son temps à aucune polémique ; mais à notre époque on a discuté sur sa portée, sur le sens qu'il convenait de lui attribuer. Notre siècle, très préoccupé de développer l'instruction des femmes, s'est alarmé des propos du bonhomme Chrysale. Écoutez M. Auguste Vacquerie :

Molière, que dis-tu de tes *Femmes savantes ?*
Trouves-tu que ce soit une bonne leçon?
Les femmes, en effet, sont-elles des servantes,
Dont l'esprit ne doit pas sortir de la maison ?

Maître, leur dirons-nous qu'il ne faut pas qu'on lise ?
Voir « comme va le pot » est-ce tout leur destin ?
Est-ce que leur science a vraiment nom Bélise,
Et que leur poésie est vraiment Trissotin ?.......

Molière, si tu viens quelquefois dans la salle
Quand la foule, emplissant ton Théâtre Français,
Bat des mains aux beaux vers monstrueux de Chrysale,
Est-ce que tu n'es pas navré de ton succès ?

Il nous semble que si Molière, ainsi interrogé, pouvait répondre, il déclarerait qu'il ne regrette rien et que, s'il vivait de notre temps, loin de supprimer sa comédie, il y ajouterait des scènes nouvelles. Sans doute, il ne reconnaîtrait pas comme siennes certaines maximes trop étroites de Chrysale ; mais il maintiendrait que son œuvre donne *une bonne leçon.*

Et en effet, le pédantisme, ridicule chez un homme, est intolérable dans une femme. Il risque de lui faire oublier ses devoirs dans la famille ; il lui fait perdre à coup sûr son agrément dans le monde.

Lorsqu'on a la vanité « de se rendre savante afin d'être savante », rarement on s'en tient là. La femme qui, comme Armande, se persuade qu'elle s'est *donnée tout entière à l'esprit,* s'est flattée d'abord d'être devenue l'égale de l'homme ; elle ne tarde pas à s'imaginer ensuite qu'elle lui doit être supérieure en tout et partout. Il ne lui suffit plus de n'être pas sujette dans la maison ; elle y veut être maîtresse. A son gré, le pouvoir ne saurait être divisé dans le gouvernement de la famille : il lui appartient tout entier. N'allez pas lui faire de concessions, n'essayez pas d'être conciliant : vous y perdriez vos peines. Ne lui accordez pas qu'il faudrait régler, contrôler l'au-

torité du chef de la maison; cette autorité, elle ne la reconnaît plus Ce n'est pas assez pour elle d'avoir conquis des droits nouveaux; elle refuse de se soumettre à ses devoirs. Si l'on pressait un peu Philaminte, on lui ferait professer cette doctrine; au temps de Molière, elle ne s'en est pas encore avisée; mais, en attendant mieux, elle se contente de l'appliquer.

Pour ces habitudes de domination, pour ce désir de primer, l'intérieur de la famille est un théâtre trop étroit: la femme savante les apporte dans le monde. Le monde, qui a beaucoup d'indulgence, quoi qu'on en puisse dire, pourra subir aujourd'hui ces défauts, et consentira à les tolérer demain encore; mais il ne les aura pas acceptés un seul instant, et, quand sa patience sera épuisée, il les condamnera sans appel. Aussi n'y a-t-il point de salon possible chez une femme savante; entrez chez elle, et vous vous apercevrez vite que vous vous êtes fourvoyé dans un bureau d'esprit. Plus de causerie, — des conférences; la politesse n'y est pas de mise: on n'y admet que l'admiration mutuelle. De là, par une pente plus naturelle et plus rapide qu'il ne semble au premier abord, on arrive au dénigrement réciproque. C'en est fait du charme que la présence de la femme donne d'ordinaire aux réunions mondaines; cette atmosphère d'agrément et de respect, qu'elle crée là où elle se trouve, s'est dissipée par sa faute.

Peut-être alors la savante s'apercevra-t-elle de cette faute; peut-être éprouvera-t-elle le remords d'avoir méconnu ses devoirs dans la famille; peut-être sentira-t-elle le regret d'avoir perdu son charme dans le monde. Trouvera-t-elle du moins des consolations dans ce qu'elle appelle sa science? Goûtera-t-elle les austères plaisirs de l'étude? Non: car la science ou l'art ne récompensent que ceux qui les embrassent avec un désintéressement qui, nous l'avons montré, manque le plus souvent aux femmes savantes, avec de hautes et sérieuses pensées où elles ne s'élèvent point. Elles ont beau affecter la gravité: au sein même de l'étude, elles restent frivoles, et l'empire que la mode exerce sur elles, n'a pas de limites. — Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir une histoire littéraire. Les femmes sont grammairiennes, quand l'Académie commence à naître et que Vaugelas est tout-puissant; Descartes devient le héros du jour: elles donnent dans les tourbillons; Newton découvre au monde la gravitation universelle, et Voltaire découvre Newton à la France: Mme du Chatelet s'enferme pour faire la revue de ses *Principes*, et, comme dit la malicieuse Mme de Staal-Launay, « préfère le *bon air* de cette occupation à tout amusement ». On fait grand tapage autour des encyclopédistes: que d'encyclopédistes en paniers! le romantisme entre en scène: que de dixièmes muses dans les sous-préfectures! On s'engoue des rêveries socialistes, des utopies humanitaires: combien de passagères M. Cabet, partant pour l'Icarie, pourrait-il prendre à son bord! — Les femmes savantes ont beau dire: elles conçoivent l'art ou la science comme une parure de leur esprit: or, ce

qui n'est point à la mode, saurait-il être une parure ? — Voltaire, qui connaissait les femmes et n'aimait pas à les maltraiter, a écrit « qu'il n'y en avait jamais eu d'inventrices ». Nous ne croyons pas qu'il se soit trompé ; nous ne pensons pas non plus que, pour expliquer ce fait, il faille dire que la femme est inférieure à l'homme par l'esprit ; mais elle diffère de lui par le caractère, et c'est par là qu'elle est incapable de goûter la suprême jouissance que peuvent donner la science ou l'art, je veux dire : créer, inventer.

La Bruyère disait d'une femme savante : « C'est une pièce de cabinet, qu'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage. » — Une femme savante, rien de plus inutile en effet ; mais rien de plus nécessaire qu'une femme instruite. — Ne cherchons pas à qui il faut faire remonter la responsabilité de l'étrange éducation que les jeunes filles ont reçue jusqu'ici. Ne nous demandons pas si c'est le maître de maison, ou la mère de famille qu'il convient d'accuser. Mais souhaitons de toutes nos forces que l'instruction qu'on donne à la femme cesse d'être tournée à la frivolité et à la niaiserie. Pour emprunter un mot à M. About, il ne faut plus qu'on traite son cerveau comme le mandarin traite les pieds de sa Chinoise.

Certes nous sommes, à certains égards, de l'avis de Chrysale. Nous voulons que les femmes sachent tenir une aiguille et qu'elles ne fassent pas brûler le rôti, qu'elles s'occupent de leur ménage en un mot ; nous ne pensons pas que ce soient là des devoirs mesquins, auxquels elles puissent se soustraire, parce qu'il n'y a de devoirs mesquins que pour les âmes mesquines. Mais nous ne prétendons pas qu'elles en savent assez

> Quand la capacité de leur esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Les connaissances de l'homme devenant de jour en jour plus variées et plus étendues, si l'instruction de la femme demeurait stationnaire, il faudrait craindre de voir arriver une heure où tout échange d'idées serait impossible entre les deux sexes, où ils ne parleraient plus le même langage, et auraient autant de peine à s'entendre qu'un sauvage et un Parisien. Donner aux femmes une instruction solide, tout en leur recommandant, comme faisait Fénelon, de garder la *pudeur sur la science*, quel meilleur moyen de les préparer à devenir de bonnes mères de famille et d'aimables maîtresses de maison ? « Une femme savante de profession est odieuse, disait Sainte-Beuve ; mais une femme instruite, sensée, doucement sérieuse, qui entre dans les goûts, dans les études d'un mari, d'un frère ou d'un père, qui, sans quitter son ouvrage d'aiguille, peut s'arrêter un instant, comprendre toutes les pensées et donner un avis naturel, quoi de plus simple et de plus désirable ? »

C'est là précisément ce que souhaitait Molière. Il a raillé sans pitié les prétentions transcendantes de Philaminte et la vaniteuse mé-

taphysique d'Armande ; mais il a puni plus cruellement l'égoïsme d'Arnolphe, qui veut abêtir Agnès ; mais il récompense cette aimable Henriette, qui a « des clartés de tout », et ne s'en sert que pour garder son cœur d'être la dupe de son esprit, pour mieux comprendre qu'une femme ne saurait conserver le privilège de plaire qu'en restant fidèle à son devoir d'être tendre, dévouée et modeste.

Telle est la conclusion où s'arrête notre grand poète, et nos réflexions n'ont pas eu d'autre but que d'en faire ressortir la justesse.

LES FEMMES SAVANTES

PERSONNAGES :

CHRYSALE, bon bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrysale
ARMANDE, HENRIETTE, } filles de Chrysale et de Philaminte.
ARISTE, frère de Chrysale.
BÉLISE, sœur de Chrysale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel esprit.
VADIUS, savant.
MARTINE, servante de cuisine.
LÉPINE, valet de Chrysale.
JULIEN, valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

La scène est a Paris, dans la maison de Chrysale.

LES FEMMES SAVANTES

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARMANDE, HENRIETTE

ARMANDE.

Quoi! le beau nom de fille est un titre [1], ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur!
Et de vous marier vous osez faire fête [2]!
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête!

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui [3] se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur...

1. Pour Armande, la platonique, le nom de fille est un *titre* en effet.
2. On disait de même, *faire métier*, *faire plainte*, *faire galanterie*. Cf. *Impromptu*, 3 : « N'a-t-il pas (Molière) ceux....... qui, le dos tourné, *font galanterie* de se déchirer l'un l'autre ? »

Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise
Font de dévotion métier et marchandise.
(*Tartuffe*, I, IV.)

3. D'après la célèbre définition de Boileau, il y aurait là un hiatus. Mais il n'existe que pour les yeux, non pour l'oreille. « Il y a des hiatus choquants, il y en a d'agréables. Notre poésie même me paraît ridicule sur ce point ; on rejette : *J'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet : *J'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'hiatus du second vers soit beaucoup plus ridicule. » (D'Alembert, *Lettre à Voltaire*.) De notre temps on est revenu de la rigueur des prescriptions de Boileau, et l'on tend à reprendre, en matière d'hiatus, les libertés de notre ancienne poésie.

ARMANDE.

Ah! mon Dieu, fi!

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! fi! vous dis-je;
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée[1]?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur[2]?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage:
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner[3],
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachements, ô ciel, sont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous;
Et de cette union de tendresse suivie
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage[4] bas!

1. « *Traîner*, dit Voltaire dans son Commentaire sur Corneille, donne *toujours* l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant. » *Toujours* est trop dire; mais c'est en effet l'emploi le plus ordinaire de ce mot, et c'est avec ce sens qu'on le trouve dans plus d'un beau vers :

Tu vis mon désespoir; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.

(RACINE, *Andromaque*.)

2. *Suite* a très souvent au dix-septième siècle le sens de *conséquence fâcheuse*. C'est ainsi que Damis dit dans *le Tartuffe* :

Sur ses façons de faire à tout coup je m'emporte,
J'en prévois quelque suite.....

(Acte I, scène I.)

Dans sa réplique, Henriette restitue au mot son acception primitive de *conséquence quelconque*.

3. Henriette feint de douter qu'elle ait le droit de raisonner sur cette question, d'abord parce qu'elle est fille, puis parce qu'elle n'est pas philosophe à la façon de sa sœur. L'ironie porte doublement.

4. Cf. Préface du *Tartuffe*. « C'est un *haut étage* de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. »

Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets [1] élevez vos désirs.
Songez à prendre un goût [2] des plus nobles plaisirs
Et, traitant de mépris [3] les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que [4] du nom de savante on honore en tous lieux :
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille ;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez [5] sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus [6] de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale [7].
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements
Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles

1. Cf. RACINE, *Alexandre* :

A de moindres *objets* son cœur ne peut descendre.

2. Il n'est pas rare qu'au dix-septième siècle on maintienne l'article dans des locutions où nous le supprimons, et inversement. Nous avons vu plus haut *faire fête*, *faire métier*.

3. Cf. *Comtesse d'Escarb.*; « Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités *dont ils traitent* les gens , » et Corneille (*Polyeucte*, I, III) :

S'il ne vous traite ici d'entière confidence.

4. Rien n'est plus fréquent que de trouver le relatif séparé de son antécédent. Cf. *Misanth.*, III, v :

Et j'ai des *gens* en main *que* j'emploierai pour vous

5. Se rendre, pour devenir. Cf. *Tartuffe*, III, IV :

Non, Damis ; il suffit qu'il *se rende* plus sage.

6. Armande a le même orgueil que l'Arsène de La Bruyère. « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. »

7. Armande se monte la tête, se grise de ses paroles; mais tout son lyrisme ne saurait la défendre de la pédanterie, comme l'attestent ces vers.

Me paraissent aux yeux [1] des pauvretés horribles [2].

HENRIETTE.

Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe [3].
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes règlements,
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire [4],
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous aux productions d'esprit et de lumière,
Moi dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler [5],
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,

1. Cf. *Misanth.*, II, v :

> La géante paraît une déesse aux *yeux*.

2. Dans le jargon des Précieuses ces mots *horrible*, *terrible*, *furieux*, tenaient une large place. Cathos et Madelon les ont toujours à la bouche. Les coteries littéraires ont de tous les temps eu du goût pour ces extravagances de langage. Nos romantiques ont ainsi abusé des mots *immense*, *énorme*, etc.

3. Le langage d'Henriette est simple et droit comme son cœur, net et juste comme son esprit. Notez le contraste entre les métaphores bourgeoises qu'elle emploie, et les images pompeuses chères à sa sœur. Henriette les reprend, non sans ironie.

4. Cela ne signifie pas : « nous nous contrarierons dans nos desseins, » mais, « nos desseins sont différents, symétriquement opposés. » Cf. le latin *contrarius*, et Racine, *Britannic.*, IV, II :

> J'eus soin de vous choisir, par un *contraire* choix,
> Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.

5. On lit dans le *Bolœana* de Monchesnay : « Ce fut M. Despréaux qui corrigea ces deux vers de la 1re scène des *Femmes savantes*, que le poète comique avait faits ainsi :

> Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
> C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle[1]

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend[2], ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde[3].

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari :
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre.
Votre visée[4] au moins n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y serait-elle pas?
Manque-t-il de mérite? Est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui serait malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.

1. C'est là une locution proverbiale en usage au temps de Molière, et qu'on trouve dans le *Francion* de Sorel (liv. XI).

2. *Prendre* employé impersonnellement signifie *avoir de bonnes ou de mauvaises suites*. Il se construit aussi avec *en* explétif. Cf. LA FONTAINE, *Fables*, I, VIII :

> Il *en prit* aux uns comme aux autres;
> Maint oisillon se vit esclave retenu

3. On a trouvé le propos un peu vif pour une jeune fille. Mais, outre que cette vivacité est, pour ainsi dire, provoquée par les fausses délicatesses d'Armande, il faut remarquer qu'Henriette n'est pas une ingénue à la façon d'Agnès. Sa mère ne s'est guère occupée d'elle; elle n'a donc pas ces réserves convenues qui résultent de l'éducation donnée par les femmes. De plus elle parle avec sa sœur; elle aura plus de retenue avec Clitandre, la retenue qui vient de la pudeur naturelle. Ajoutons enfin qu'au dix-septième siècle les femmes qui n'appartenaient point à une coterie, mettaient dans leur conversation une verdeur qui effaroucherait un peu « les dames et les demoiselles » de notre temps.

4. Cf. *Éc. des Maris*, II, IX :

> *Prenez visée* ailleurs, et troussez-moi bagage.

Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens :
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite[1].

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

Il me l'a dit, ma sœur; et, pour moi, je le croi[2].

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même[3].

HENRIETTE.

Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,

Ces théories platoniques, qui des Précieuses faisaient parfois des femmes coquettes, mais les défendaient de devenir des femmes galantes, ont été exposées par Saint-Evremond : « Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées. Cet épurement si grand a eu son principe en un dégoût honnête de la sensualité; mais elles ne sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour que les plus voluptueuses; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement que de la brutalité de l'appétit. Armande ici ressemble fort à Cathos et à Madelon des *Précieuses ridicules* (cf. Scène v). Des femmes d'esprit se laissèrent d'ailleurs aller à ces extravagances. Mlle de Montpensier imagine une société d'hommes et de femmes vivant dans un commerce délicat de galanterie, sans jamais songer « au vulgaire remède du mariage. »

2. La confiance d'Henriette vient de sa sincérité. C'est ce qui fait le charme de ce vers et de son rôle tout entier. — *Je le croi.* Il ne faut pas prendre la suppression de l'*s* pour une licence poétique. La première personne des verbes dans l'ancienne conjugaison française ne prenait pas l'*s*; c'était le signe de la seconde, comme le *t* de la troisième (Voy. Camille CHABANEAU, *Théorie de la conjugaison française*).

3. Armande n'est point une sotte. Mais son droit sens a été si bien faussé par les subtilités de la métaphysique amoureuse, qu'elle est tout près ici d'être aussi ridicule que Bélise.

Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :
Je l'aperçois qui vient; et, sur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez[1] votre cœur;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication :
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avoûrai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
(*Montrant Henriette.*)
Mon amour et mes vœux sont tous de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte[2] :
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs ;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle.
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle.
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents :
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans ;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,

1. *Expliquer* a tout à fait ici le sens du latin *explicare*, déployer. Cf. *Misanth.*, v. 2 :

Et voici le moment d'*expliquer* votre cœur.

2. Déconcertée par cette franchise de Clitandre, Armande change de visage ou laisse échapper quelque geste. De là ce vers.

Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes [1].
(*Montrant Henriette.*)
Je les ai rencontrés, madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
D'un regard pitoyable [2] ils ont séché mes larmes
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer, madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer [3].

HENRIETTE.

Eh ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux [4] ?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De [5] répondre à l'amour que l'on vous fait paraître,

1. Voilà un langage bien précieux pour un ennemi des Précieuses. Clitandre pourtant l'emploie de bonne foi, non par ironie. C'est ainsi qu'on faisait alors parler l'amour. D'ailleurs Clitandre n'est pas en humeur de railler Armande ; il respecte en elle la femme qu'il a aimée, la sœur de celle qu'il aime. Alors même qu'il aura le plus à se plaindre d'elle (cf. acte IV, sc. II), il gardera ce ton respectueux, qui vient de la délicatesse de ses sentiments.

2. *Pitoyable* avait souvent alors le sens actif.

Si le ciel *pitoyable* eût écouté ma voix.
(CORNEILLE, *Hor.*, III, v.)

3. Cf. dans le *Misanth.* (V, VI) les paroles d'Arsinoé, éconduite par Alceste :

Hé ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.

4. Cf. CORNEILLE, *Clitandre* :

Retiens un peu la bride à tes bouillants désirs ;

et MOLIÈRE (*Misanth.*, I, II) :

On doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements.

5. *De* donne souvent à l'infinitif une valeur analogue à celle du gérondif en *do* des Latins. Cf. *infra*, III, II :

Et je veux nous venger.....

Sans le congé [1] de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix :
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer [2] votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement [3] ;
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A [4] vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi! ma sœur? point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.

De cette indigne classe où nous rangent les hommes
De borner nos talents à des futilites.

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre ;
Et je croirais faillir *de* m'en vouloir defendre.
(CORNEILLE, *Ment.*)

1. *Congé* du latin *commeatus* (congé, permission, autorisation).
2. Cf. RACINE, *Bérénice :*

Après mille serments *appuyés de* mes larmes.

3. C'est-à-dire *ouvertement.* Jusqu'alors l'amour de Clitandre pour Henriette a été un mystère comme il dit plus bas (scène III) :

Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère.

4. La préposition *à* marquait un grand nombre de rapports, et entrait dans une foule d'ellipses aujourd'hui hors d'usage. Il est regrettable qu'on ait laissé perdre ces façons de parler, très claires dans leur rapidité.

Je vous en sollicite; et, pour y travailler.....

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE.

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère;
Et si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser [1].

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous; et vous nous faites voir
Des modérations [2] qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III

CLITANDRE, HENRIETTE

HENRIETTE.

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise;
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité [3];
Mais, puisqu'il [4] m'est permis, je vais à votre père,
Madame.....

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mère.

1. « Ce jargon amphigourique était encore celui des Précieuses. Henriette parle la langue de sa sœur, pour rendre la raillerie plus piquante. »
(AIMÉ MARTIN.)

. Beaucoup de noms abstraits, que nous n'employons plus aujourd'hui qu'au singulier, figurent au pluriel chez les poètes du dix-septième siècle. Dans son Lexique de la langue de Corneille, M. Marty-Laveaux a relevé les emplois les plus remarquables de ce nombre.

3. Cela signifie-t-il que la hauteur d'Armande mériterait qu'on lui répondit avec quelque chose de plus que de la sincérité, — avec de la rudesse ? — Je ne le pense pas. Malgré tout, Clitandre a de l'estime pour Armande; les travers de son caractère n'empêchent pas qu'elle n'ait de la fierté dans l'âme. Clitandre le reconnait; aussi ne veut-il point l'abuser : il croit qu'elle vaut qu'on soit loyal avec elle.

4 *Il* pour cela. Cf. *Tartuffe*, IV, IV :

Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis.

Mon père est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout;
Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme [1]
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur flatter leur caractère :
Et les femmes-docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés [2] de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante [3];
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait [4] :
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mère;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son [5] monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme;

1. Henriette ne peut parler de la sujétion de son père sans une sorte de compassion souriante. Mais elle l'aime et le respecte, et malgré sa facilité à trouver le terme propre, elle ne prononce pas le mot de faiblesse.

2. Le mot est d'une parfaite justesse. Une femme accomplie doit pouvoir tout comprendre; il n'est pas nécessaire, il n'est pas même utile qu'elle sache tout.

3. Saint-Evremond a écrit que sous la régence d'Anne d'Autriche, au temps « de la bonne régence »,

Femmes savaient, sans faire les savantes.

C'est l'idéal de Clitandre. N'est-ce pas l'idéal même ?

4. C'est ainsi qu'en usait madame de Lafayette; elle avait appris le latin avec Ménage et le P. Rapin; mais elle ne faisait rien paraître de son latin ni de sa science pour ne pas choquer les autres femmes. Ce n'était pas non plus le moyen de déplaire aux hommes.

5. Cf. *Tartuffe*, I, I. Damis à madame Pernelle :

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute.

Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt [1] dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la Halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux ;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où [2] s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur :
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien [3] du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison ; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru.
Et je le connaissais avant que l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit [4],

1. « Du latin *benedictus*. Cette métaphore, qui peut sembler étrange, est cependant tout à fait exacte ; l'Évangile disant que le royaume des cieux appartenait aux pauvres d'esprit, que ceux-ci étaient bénis de Dieu, le mot *benedictus* devint alors l'équivalent de *stultus*. » (Brachet, *Dict. étymol.*)

2. C'est-à-dire dans la maison où.....

3. On a vu dans ce vers une incorrection grammaticale, parce que, dit-on, au est à la fois complément de la préposition *jusque*, et du verbe *plaire*. C'est une erreur; il y a dans ce vers une inversion très naturelle et rien de plus. — Ce passage est imité de l'*Asinaire* de Plaute, où la vieille Cléérète dit :

Volt placere sese amicæ, volt mihi, volt pedisequæ,
Volt famulis, volt etiam ancillis, et quoque catulo meo
Subblanditur novos amator, se ut quom videat gaudeat.

4. Même après ce morceau si plein de verve contre les gens qui ont la dévotion d'eux-mêmes, on trouvera plaisir à lire quelques lignes de Necker sur le bonheur des sots : « Le sot ne connait point ses peines; s'il rentre en dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore et le considère ; toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête..... Voyez deux sots s'entretenir ensemble; ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement : tandis que l'un parle, l'autre est dans un point de vue qui le ravit: c'est en-

Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète;
Et j'en [1] avais si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais [2],
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non : je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante : agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV

BÉLISE, CLITANDRE

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme...

BÉLISE.

Ah! tout beau! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme;
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,

tre ce qu'il a dit et ce qu'il va dire. Ils se promettent en se quittant de revenir bientôt s'épanouir ensemble, et chacun d'eux croit bonnement avoir produit par ses saillies toute la joie de son ami. »

1. Il n'est pas rare de trouver à cette époque *en* relatif à un nom de personne, dans les cas où nous emploierions le pronom possessif. « Ce n'est là qu'une ébauche du personnage; et, pour *en* achever le portrait. » (*D. Juan*, I, 1.)

2. Les galeries du palais de justice, toutes garnies de boutiques, étaient le rendez-vous de la belle société. En 1634, Corneille donnait une comédie intitulée *la Galerie du Palais*.

Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements[1] ;
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas ;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes :
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme,
Henriette, madame, est l'objet qui me charme ;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE.

Ah ! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue[2] :
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue,
Et, dans tous les romans[3] où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame :
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.

1. De l'arabe *tardjeman*, interprète. Ce mot nous vint sans doute à l'époque des croisades. On le trouve dès le douzième siècle : « Drugement somes d'Afrique et d'outre mer » (*La prise d'Orenge*). — La même métaphore se trouve dans la *Suivante* de Corneille :

> L'un dans l'autre à tous coups, leurs regards se confondent,
> Et d'un commun accord, *ces muets truchements*,
> Ne se disent que trop leurs amoureux tourments.

Elle est du langage des Précieuses. Mais Corneille, à l'époque de ses premières pièces, n'était-il point un peu Précieux ? — Du moins Somaize le fait figurer comme tel dans son fameux *Dictionnaire*.

2. « Il ne faut pas être si malavisé que de dire : *Il a de l'esprit*, ce qui sent son vieil Gaulois ; il faut dire : *Il a esprit*, sans se soucier de ce que l'on vous objecte que vous oubliez l'article ; car il y a des endroits où cela peut avoir la meilleure grâce du monde. » (Recueil de plusieurs pièces en prose les plus agréables du temps. 1658.)

3. La vogue du roman au dix-septième siècle date de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Les deux premiers volumes avaient été publiés en 1612 ; en 1624, il en parut une édition en cinq tomes. Dès lors ce fut un débordement. De Gomberville, en 1637, donnait *Polexandre* (8 vol.). De La Calprenède on a *Cassandre* (10 vol.), *Cléopâtre* (12 vol.), *Faramond* (12 vol.) ; puis venait Mlle de Scudéry avec *Cyrus*, *Clélie*, *Ibrahim*, etc. Boileau a distingué deux classes dans ces productions : « D'Urfé, dans son *Astrée*, de bergers très frivoles avait fait des héros de romans considérable ; ces auteurs au contraire (La Calprenède et les autres), des héros les plus considérables de l'histoire firent des bergers très frivoles, et quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers. » (Discours sur le dialogue des héros de roman.) Les romans que pouvait connaître Bélice étaient donc assez extravagants car la *Princesse de Clèves* ne parut qu'en 1678.

Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y[1] pouvez beaucoup ; et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite ; et pour n'en point sortir[2],
Aux[3] choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh, madame ! à quoi bon un pareil embarras ?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BÉLISE.

Mon Dieu ! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais...

BÉLISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE

Mais votre erreur...

BÉLISE.

Laissez. Je rougis maintenant :

1. Pour *à cela*, *sur ce point* :

> Vous devez éclaircir toute cette aventure.
> Allons, vous *y* pourrez seconder mon effort.
> (*Amphitryon*, III, IV.)

2. Cf. HORACE, *Épîtres*, I, VII :

> *Hac ego si compellor imagine* cuncta recuso.

3. C'est-à-dire *devant*, *en présence de* :

> ... *A* l'orgueil de ce traître
> De mon ressentiment je n'ai pas été maître.
> (*Tartuffe*, V, VIII.)

Et ma pudeur s est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu [1] si je vous aime ; et sage...

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage [2].

SCÈNE V

CLITANDRE seul.

Diantre soit de la folle avec ses visions !
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions ?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne [*],
Et prenons le secours d'une sage personne.

1. L'extravagance de Bélise excède si fort Clitandre, qu'il en oublie sa courtoisie habituelle.

2. Molière, dans cette scène, imite les *Visionnaires* de Desmaretz de Saint-Sorlin. Hespérie est une folle comme Bélise ; elle a vu sa sœur, Mélisse, s'entretenir avec Phalante :

> Ma sœur, dites-le-moi, que vous disait Phalante ?
> MÉLISSE. Il me parlait d'amour.
> HESPÉRIE. . . . . La ruse est excellente !
> Donc il s'adresse à vous n'osant pas m'aborder,
> Pour vous donner le soin de me persuader, etc.
> (A. II, II.)

* Je vous commets au soin de nettoyer partout.

3. Cf. *Avare*, III, I :

ACTE DEUXIÈME

—

SCÈNE I

ARISTE, quittant Clitandre et lui parlant encore.

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt :
J'appuîrai, presserai, ferai tout ce qu'il faut [1].
Qu'un amant pour un mot a de choses à dire !
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire [2] !
Jamais...

SCÈNE II

CHRYSALE, ARISTE

ARISTE.

Ah ! Dieu vous gard' [3], mon frère.

CHRYSALE.

Et vous aussi,
Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici ?

CHRYSALE.

Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre ?

CHRYSALE.

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime [4] est-il, mon frère, auprès de vous ?

1. Clitandre n'a pas dû épargner les recommandations à Ariste, que ces instances font sourire avec indulgence.
2. Cf. *Tartuffe*, IV, v :

> Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit !
> Et qu'avec violence il *veut ce qu'il désire !*

3. Cette élision est assez fréquente dans le style familier. « Dieu te *gard'*, Cléanthis. » (*Amphitryon*, II, III.)
4. « *Estime* est un mot qui se dit..... et de l'*estime qu'on a de moi*, et *de l'estime que j'ai d'un autre. Mon estime n'est pas une chose dont vous puissiez tirer grand avantage.* Ici, *estime* est dans une signification active, eu égard à moi :

CHRYSALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas ;
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE.

Je connus feu son père en mon voyage à Rome

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRYSALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous de deux verts galants [1].

ARISTE.

Je le crois.

CHRYSALE.

Nous donnions [2] chez les dames romaines :
Et tout le monde, là, parlait de nos fredaines ;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE III

BÉLISE, entrant doucement et écoutant ; CHRYSALE, ARISTE

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,

car il veut dire : l'*estime que je fais de vous* ; et si je dis : *Mon estime ne dépend pas de vous*, il est dans une signification passive ; car il veut dire l'*estime que l'on fait* ou que *l'on peut faire de moi*. » (VAUGELAS.)

1. Les Verts-Galants étaient des bandits du quinzième siècle, ainsi nommés parce qu'ils se tenaient dans les bois, et qui n'eurent pas trop mauvaise réputation parce qu'ils s'attaquaient souvent aux seigneurs et aux riches. Fig. (en souvenir des Verts-Galants et de leurs exploits), homme alerte, empressé près des femmes. (LITTRÉ.)

2. Cf. *Avare*, I, v : « Vous *donnez* furieusement dans le marquis ». Ces gaillardises conviennent à merveille à Chrysale, bourgeois un peu épais, mais bien Gaulois par certains côtés.

Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE.

Quoi ! de ma [1] fille ?

ARISTE

Oui : Clitandre en est charmé ;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, à Ariste.

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire :
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur ?

BÉLISE.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BÉLISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE.

Hé ! oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même [2] m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un [3] amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère ;

1. « Ce bon Chrysale ! à ce cri du cœur, ne croirait-on pas qu'Henriette est son unique enfant ? » (AIMÉ MARTIN.)

2. Cf. MASSILLON, *Carême*. *Prière* I. « On ne sait pas *faire instance* pour obtenir la délivrance des passions. »

3. A le plus souvent le sens de *retardement*, dans Molière. Ici une *amusette*, un *prétexte trompeur* :

Tu prends d'un feint courroux le vain amusement.
(*Sgan.*, VI.)

Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur

ARISTE.

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE.

Vous le voulez savoir ?

ARISTE.

Oui. Quoi ?

BÉLISE

Moi.

ARISTE.

Vous ?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur !

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai ?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air [1], je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur [2] soumis à son empire ;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BÉLISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit ?

BÉLISE.

Aucun n'a pris cette licence ;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.

1. Arsinoé tient le même langage :

Et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui, chez elles, pourtant ne fixent point d'amants.
(*Misanth.*, III, v.)

2. C'est-à-dire *seulement un cœur*. Cf. *Princesse d'Élide*, II, I : « On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois. » Cette locution s'est conservée jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi ?
— Je n'en ai pas *pour un*, je crois en avoir mille.
(DANCOURT, *Mad. Artus*, IV, VII.)

Mais pour m'offrir leur cœur et vouer leur service[1]
Les muets truchements ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BÉLISE.

C'est pour me faire voir[2] un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquants partout Dorante vous outrage.

BÉLISE.

Ce sont emportements d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chère sœur, vision[3] toute claire.

CHRYSALE, à Bélise.

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉLISE.

Ah ! chimères ! Ce sont des chimères, dit-on.
Chimères, moi ! Vraiment, chimères est fort bon !
Je me réjouis fort de chimères, mes frères,
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

SCÈNE IV

CHRYSALE, ARISTE

CHRYSALE.

Notre sœur est folle, oui.

Il en reste trace de notre temps dans l'expression *pour une fois.*

1. Expression consacrée dans le langage de la galanterie :

> Depuis le premier jour que je vis Arthénice
> Et qu'elle prit en gré les vœux *de mon service.*
> (RACAN.)

Cf. *Cavalier servant.*

2. Avait un sens plus fort qu'aujourd'hui, signifiait *étaler*, montrer avec ostentation :

> A ma confusion, Néron veut *faire voir*
> Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
> (RACINE, *Britannicus.*)

3. Idée folle, rêve.

> Et dans vos *visions*, savez-vous, s'il vous plaît,
> Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt
> (*Fem. sav.*, IV,

ARISTE.

Cela croît tous les jours...
Mais, encore une fois, reprenons le discours[1].
Clitandre vous demande Henriette pour femme ;
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous savez que de biens il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRYSALE.

C'est un intérêt[2] qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis, son père et moi n'étions qu'un en deux corps[3].

ARISTE.

Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

CHRYSALE.

Il suffit[4], je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui ; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément
Allons...

CHRYSALE.

Vous moquez-vous ? il n'est pas nécessaire,
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRYSALE.

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas[5].

1. « Il ne parait pas qu'aux yeux d'Ariste, ni de Chrysale, la folie de Bélise tire à conséquence. Avec quelle sérénité ils reviennent, après cet incident comique, aux affaires sérieuses! » (Ed. Belin.)
2. Ce mot dans la langue du dix-septième siècle a des acceptions très variées. Il signifie ici considération qui *intéresse* une personne.

En quel trouble mortel son *intérêt* nous jette.
(Racine, *Androm.*)

3. Chrysale fait passer l'amitié avant l'argent. Cette générosité de son cœur le relève de la faiblesse de son caractère et de la vulgarité de son esprit. « Il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. » (Molière.)
4. C'est l'habitude des gens faibles de ne pas vouloir prévoir les obstacles, pour s'éviter la peine de songer aux moyens de les vaincre, — peut-être aussi pour ne pas pressentir leur défaite.
5. Ce verbe ne s'emploie guère absolument.

Je vais la disposer aux choses, de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V

CHRYSALE, MARTINE

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse. Hélas! l'an[1] dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage[2].

CHRYSALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE.

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler[3] cent coups.

1. Archaïsme de prononciation pour *l'on*. On écrivait autrefois l'EN. « Maugier cheit en la mer et si se noya que l'*en* ne le peut sauver. » (*Chronique de Normandie.*) Dans certaines provinces de l'Ouest, les nasales *en* et *on* se confondent dans la prononciation : les paysans disent un poiss*an* pour un poiss*on*.

2. Lorsque Régnier revint de Rome, ou il avait accompagné le cardinal de Joyeuse en qualité de « *domestique* », il était gueux comme devant. Il se plaignait « que la fidélité n'est pas grand revenu. » (SAT. II.)

3. Molière, qui se vantait de pouvoir faire jouer des *fagots*, avait confié ce

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez : je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi.....

SCÈNE VI

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE

PHILAMINTE, apercevant Martine.

Quoi ! je vous vois, maraude !
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis pour vouloir de la sorte...?

PHILAMINTE.

Quoi ! vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu, non :
Je ne fais seulement que demander[1] son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

rôle de Martine à une de ses servantes qui portait ce nom. Cette tradition se trouve rapportée dans un article du *Mercure* de juillet 1723, dont l'auteur tenait sans doute ce détail de Baron. Il ne faut pas après cela s'étonner du naturel de ce langage villageois.

1. Ce pléonasme se retrouve plus d'une fois dans Molière : « Et je n'ai *seulement qu'*à vous dire deux mots. » (*Tart.*, III, II). Rien de plus fréquent que les pléonasmes dans le langage de la conversation. Les dialogues de Platon en sont pleins.

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela[1]; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Eh bien! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre[2]?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre[3].

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre[4] mon courroux.

CHRYSALE, se tournant vers Martine.

Aussi fais-je[5]. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine; et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, bas.

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé[6] quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

1. Chrysale, aussi embarrassé qu'Alceste, parle comme lui. (Cf. *Misanth.*, I, II.)
2. Cf. *Don Juan*, I, II : « On ne peut pas aller là contre. »
3.

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.
(JUVÉNAL.)

4. Cf. *Amphitryon*, III, v :

Loin d'être les premiers à *prendre ma vengeance*,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment.

5. *Aussi* pour *ainsi* (Cf. *Tart.*, III, III). Elmire, lorsque Tartuffe lui affirme que les « bruits qu'il a faits » ne sont l'effet d'aucune haine contre elle, répond : « Je le prends bien aussi. »
6. Chrysale énumère les motifs qui, d'après lui, justifieraient le renvoi de Martine. C'est un moyen de faire ressortir le ridicule de la réponse de Philaminte. Ce procédé d'énumération, sous forme interrogative, qui a pour objet d'amener une réponse qui surprenne, avait été employé par le vieux Caton dans son discours sur la loi Oppia (TITE-LIVE, XXXIV, 1). — De nos jours Casimir Delavigne, dans sa pièce sur la mort de Jeanne d'Arc, en a usé et surtout abusé.

CHRYSALE.

(*A Martine.*) (*A Philaminte.*)
Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, à Martine.

Oh! oh! peste, la belle!
(*A Philaminte.*)
Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle[1]?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(*A Martine.*) (*A Philaminte.*)
Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis?...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté[2] mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[3].

1. Se dit, en parlant d'un domestique, de celui qui ne commet point de vols au préjudice de son maître « Celle-ci (cette servante) est adroite, soigneuse, diligente et surtout fidèle... » (*Malade imag.*, I, VI.)

2. Le mot *insulter* marque une préméditation que n'indiquerait pas *blesser*, *choquer*. Martine est donc bien coupable! — Remarquez aussi que les Précieuses aimaient fort à faire des images avec des abstractions. Elles choisissaient dans les poètes les expressions les plus rares, et les faisaient passer dans leur langage courant. Elles disaient: *affermissez votre silence*, au lieu de *gardez le silence*.

3. En matière de langage, Vaugelas fit autorité au dix-septième siècle. Pendant plus de soixante années on consulta comme un oracle son livre de *Remarques sur la langue française* (1647). — Balzac lui recommandait les mots nouveaux qu'il voulait faire admettre. Ménage, Bouhours, Boileau lui-même s'inclinent devant ses décisions. L'Académie ne fit guère que les enregistrer (1re édit. du Dictionnaire, 1694). A peine compte-t-il un ou deux dissidents, comme Scipion Dupleix et Lamothe le Vayer. Chose curieuse, Vaugelas, cet arbitre de la langue française, n'est pas Français, mais Savoyard; il naquit à Chambéry vers 1585 et mourut en 1650.

CHRYSALE.

Est-ce là ?...

PHILAMINTE.

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois [1] !

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez !

CHRYSALE

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés [2] ;
Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! Appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage [3] !

1. C'est le contre-pied du proverbe latin : « Cæsar est supra grammaticam ». Mais Vaugelas, dans la préface de ses *Remarques*, avait écrit : « Il n'est pas permis à qui que ce soit de faire des mots nouveaux, *pas même aux souverains*. De sorte que Pomponius Marcellus eut raison de reprendre Tibère d'en avoir fait un, et de dire qu'il pouvait bien donner le droit de bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots, car son autorité ne s'étend pas jusque-là. »

2. Ce mot, au dix-septième siècle, a rarement, comme dans ce cas, le sens méprisant que nous lui donnons aujourd'hui dans le langage familier. Remarquez cet exemple de la déchéance des mots. *Pitié* vient du latin *pietatem*. C'est ainsi que σχέτλιος, qui signifie *vaillant* dans Homère, veut dire *misérable* dans la grécité postérieure.

3. Philaminte indique ici les deux principes sur lesquels s'appuyait Vaugelas. Il prétendait n'être que le greffier de l'usage, qu'il proclame le *roi*, le *tyran*, l'*arbitre* et le *maître des langues*. « Je ne serai, dit-il, qu'un simple témoin qui dépose de tout ce qu'il a vu ou ouï. » Par *usage* il entendait le bel usage : « C'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. — Le peuple n'est le maître que du mauvais usage. » Mais comme au temps de Vaugelas, le genre, l'orthographe, la prononciation de beaucoup de mots, n'étaient pas fixés, comme il y avait ce qu'il appelle l'*usage déclaré* et l'*usage douteux*, dans des cas pareils

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Eh bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment[1]
On ne te puisse apprendre à parler congrûment !
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive ;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons[2] tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel :
Je n'est qu'un singulier, *avons* est au pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire[3] ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père[4] ?

il se décidait d'après l'analogie. C'est sans doute ce que Philaminte appelle ici un peu ambitieusement la *raison*. (V. dans les *Nouveaux Lundis* de Sainte-Beuve, t. VI, un très intéressant article sur Vaugelas.)

1. *Sans cesse.* C'est le sens primitif du mot. Cf. CORNEILLE, *Polyeucte :*

Sévère *incessamment* brouille ma fantaisie.

2. « François Ier disait et écrivait : J'*avons*, j'*allions*. D'où l'on voit que ces formes considérées comme des vices de la rusticité sont nées au Louvre et sont descendues de la bouche des rois dans celle des paysans. » (GÉNIN.) Nous laissons à Génin la responsabilité de son affirmation.

3. « *La servante :* Le seigneur Fidèle *sont*-il en la maison? *Le pédant : Femina proterva*, rude, indocte, impérite, ignare, qui t'a enseigné à parler de cette façon ? Tu as fait une faute en grammaire, une discordance au nombre, parce que *fidèle* est *numeri singularis* et *sont*, *numeri pluralis*. — *La servante :* Toutes ces vôtres niaiseries ne m'importent pas de rien. — *Le pédant :* En ce sens on ne dit pas ne *m'importent pas de rien*, parce que *duæ negationes affirmant*. » (*Le Fidèle*, comédie de Larrivey, II, 14.)

4. La prononciation du temps autorisait ce quolibet de Martine. L'abbé de Dangeau, qui prétendait rapprocher l'orthographe de la prononciation, écrivait ainsi le titre de son livre : *Essais de* GRANMAIRE *qui contiennent une lettre sur l'ortographe.*

PHILAMINTE.

O ciel !

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi ;
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot [1].

MARTINE.

Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif [2],
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment [3], qu'importe ?

PHILAMINTE, à Bélise.

Eh, mon Dieu ! finissez un discours de la sorte.
(*A Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE.

(*A part.*)
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine ?

1. On se demande ce que pouvait bien être la science étymologique de Bélise, quand on songe aux échantillons que nous avons de celle de Ménage. C'était lui qui tirait le mot *rat* du latin *mus :* « On avait dû dire d'abord *mus*, puis *muratus*, puis *ratus*, enfin *rat*. »

2. C'était ainsi qu'on nommait alors le *sujet :* « Quand un verbe a deux *nominatifs*, doit-il toujours être mis au pluriel ? » (D'Olivet.)

3. Le sens primitif de *gourmer* est *mettre la gourmette* à un cheval. De là *donner des coups au visage*, puis *donner des coups*.

Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE.

(*D'un ton ferme.*) (*D'un ton plus doux.*)
Moi ? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie :
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait.
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles [1] ?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie [2]
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas et méchant [3] mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.

1. « Vous vous garderez d'user de proverbes et de quolibets ; car si vous vous en serviez, ce serait parler en bourgeois et le langage des halles. » (*Les lois de la galanterie*, dans le Recueil de plusieurs pièces en prose les plus agréables du temps, 1658.)

2. Du latin *ingenium*, c'est la *nature* avec ses qualités et ses défauts primitifs. (*in-gigno*.)

3. Qui ne vaut rien dans son genre (*méchant* étant le participe présent de l'ancien verbe *méchoir*). On dit de même : de *méchants* vers.

Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels [1],
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela [2] bien loin ?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin.
Guenille, si l'on veut ; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère :
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas-devant [3] ;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande [4] bien creuse, à ce que chacun dit :
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
Pour..

PHILAMINTE.

Ah ! *sollicitude*[5] à mon oreille est rude :
Il put étrangement son ancienneté [6].

1. Cf. Perse. *Sat.* II. « O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes. »
2. *Cela* ! — Philaminte ne marchande pas son dédain.
3. *Pas-devant* est un substantif composé. Dans cette locution *devant* n'est point préposition, comme le prouve ce vers d'*Amphitryon*, III, VII :

Du *pas-devant* sur moi tu prendras l'avantage.

4. *Viande*, proprement nourriture quelconque, du latin *vivenda* (ce dont on vit). Ce mot était d'abord trisyllabique :

Car tant soit-elle friande.
L'esté, je hay la vi-an-de.
(RONSARD.)

5. Le *bel usage* proscrivait alors sans doute cette expression. Il s'est ravisé depuis, comme pour beaucoup d'autres mots, par exemple : *vénération*, *souveraineté*, *à présent*, *affectueusement*, qui, comme nous l'apprend Vaugelas, étaient en ce temps candidats malheureux à l'Académie.
6. Il y avait autrefois une forme *puir*, dérivant régulièrement du latin *putere*, et faisant par anomalie à l'indic. prés. non pas je *puis*, mais je *pus*, tu *pus*, il *put*. LESAGE, dans *Gil Blas*, II, VII, écrit : « Tant mieux, s'écria-t-il, l'esprit me put... »

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet-monté[1].

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc!

CHRYSALE, à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant[2] vous irrite :
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas!
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats[3],
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette[4] à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,

1. Les *collets montés*, où il entrait du carton et du fil de fer, étaient passés de mode.

2. Dans sa Grammaire comparée de la langue française (Genève, H. Georg), Ayer prétend qu'il y avait dans notre ancienne langue une proposition gérondive, composée de la forme verbale en *ant* et de la préposition *en*. La distinction formelle entre le participe présent et le gérondif aurait subsisté jusqu'au dix-septième siècle. La confusion commença en 1660, quand parut la *Grammaire de Port-Royal* qui enseigna qu'il y avait lieu de distinguer entre un adjectif verbal déclinable, et un participe présent indéclinable (gérondif). D'après cela nous aurions affaire ici à une proposition gérondive, comme dans cet exemple de La Fontaine :

Tout *en parlant* de la sorte,
Un limier le fait partir.

Ces propositions marquaient ou la *simultanéité* ou l'*idée de la manière* ou du *moyen* de l'action.

3. Dans le *Roman bourgeois* de Furetière un certain *Bélastre* va demander un livre à un libraire. « A quoi voulez-vous vous en servir ? dit le marchand. — C'est pour mettre mes rabats en presse », dit Bélastre. — On sait que Dorine mettait des mouchoirs dans la *Fleur des Saints* — Dans la bibliothèque de Marie Cressé, mère de Molière, figure un gros Plutarque (3 vol. in-folio). Voy les *Recherches* d'Eudore Soulié.

4. La duchesse du Maine, cette femme que beaucoup d'esprit ne préservait pas d'un peu de ridicule, étudiait l'astronomie sous la direction de M. de Malézieu, et avait un télescope dans son palais de Sceaux. En vain Molière s'était moqué de Philaminte, et Boileau (*Sat.*, X.) de cette savante qui :

De sa gouttière
A suivre Jupiter passait sa nuit entière.

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse[1].
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles[2]
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir[3].
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin[4].
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire:
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,

1. Le mot est historique. Le duc de Bretagne, François, fils de Jean V, disait « qu'une femme était assez savante quand elle sçavait mettre différence entre la chemise et le pourpoinct de son mary. » (Montaigne. *Essais*, I, xiv.)

2. Proestabat castas humilis fortuna matronas,
Et casulæ, somnique breves, et *vellere Tusco*
Vexatæ duræque manus...
(Juvén., *Sat.*, VI.)

3. Dans un article sur le *bas-bleu*, Jules Janin suppose une femme auteur parlant à d'autres femmes qui envient sa renommée, et leur disant : « A nous autres, pauvres femmes, Dieu ne nous a pas donné l'esprit et la poésie, pour que nous dépensions au dehors ces dons si précieux et si rares. L'esprit et la poésie, quand ils nous viennent, appartiennent à la famille, ils ne doivent pas dépasser le foyer domestique ; c'est la lampe qui brille, c'est la branche de hêtre qui jette son feu dans l'âtre immense, c'est l'oiseau privé qui chante dans sa cage, c'est le bonjour de chaque matin, c'est la bénédiction de chaque soir. Oui, croyez-nous, pauvres femmes, c'est ainsi qu'il est permis aux femmes d'être poètes; voilà comment elles ont le droit de rêver et de chanter. Tout ce qu'elles jettent dans un livre, tout ce qu'elles donnent au public, c'est un vol qu'elles font au bonheur domestique. » Chrysale pense à peu près ainsi et s'exprime plus simplement.

4. Chrysale exagère un peu la vulgarité de ses préoccupations; il force le ton. Dans les discussions c'est assez l'ordinaire, quand on s'échauffe.

Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire [1] :
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins, m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée :
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin ;
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées [2] :
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé [3] :
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô ciel, et d'âme et de langage !

BÉLISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois [4] ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois !
Je me veux mal de mort [5] d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

1. Molière avait peint un valet de ce genre dans le Mascarille des Précieuses.
2. *Tympaniser*, pour publier et divulguer, est un mot de raillerie, qui ne doit jamais être employé en une manière sérieuse. (Vaugelas.)
3. Chrysale n'est pas de l'avis de Lucas, du *Médecin malgré lui*, qui après avoir écouté le galimatias de Sganarelle, s'écrie : « C'est si biau, que je n'y comprenions rien. »
4. L'*air bourgeois*, les *atomes bourgeois*, ces expressions sont citées comme nouvelles dans le *Dict. des Précieuses* publié par Somaize onze ans avant les *Femmes savantes*. (Moland.)
5. C'est par une exagération du même genre que les *raffinés* du temps d'Henri IV et de Louis XIII disaient à tout propos : « il en faudrait mourir ! » (Voy. les Satires de Régnier et les Mémoires de Sully.)

CHRYSALE.

Moi ? non. Ne parlons plus de querelles, c'est fait.
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée,
C'est une philosophe enfin : je n'en dis rien,
Elle est bien gouvernée et vous faites fort bien ;
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette ;
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé.
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici superflue,
Et de tout point, chez moi, l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite ;
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite [1].

SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE

ARISTE.

Eh bien, la [1] femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès [2] ? Aurons-nous Henriette?

1. « Toutes les formes les plus insultantes... la contradiction, le mépris, la hauteur, la défense, l'ironie, la menace, sont accumulées dans cette tirade qui est le modèle du genre. » (Ed. Lefèvre.) Le pauvre Chrysale paye cher le plaisir d'avoir déchargé sa rate.

2. Dans le langage familier l'article s'emploie quelquefois pour le pronom possessif : « Mme de Barbésieux était prisonnière chez son mari et malade; le mari prétendait qu'elle la faisait. » (Saint-Simon.)

A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRYSALE.

Pas tout à fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRYSALE.

Non,

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRYSALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre?

CHRYSALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme

CHRYSALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi! ce monsieur Trissotin?...

CHRYSALE.

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRYSALE.

Moi? point. A Dieu ne plaise!

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRYSALE.

Rien; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su, du moins, lui proposer Clitandre?

1. *Succès* pour *résultat*. Cf. *Dép. am.*, I, II :

Adieu; nous en saurons le *succès* dans ce jour.

CHRYSALE.

Non ; car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes ! votre prudence est rare au dernier point !
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRYSALE.

Mon Dieu, vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère [1],
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;
Et sa morale, faite à mépriser le bien [2],
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton [3] ;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon ;
Et cependant, avec toute sa diablerie [4],
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie [5].

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse [6] :

1. C'est-à-dire, elle lui prête grande importance. « Y a-t-il quelque si grand mystère en la coiffure d'une femme, que ce soit un grand crime de sortir en la rue nue teste. » (CALVIN, *Inst. Chr.*)

2. Hémistiche obscur. Le *bien* veut sans doute dire ici les *richesses*.

3. Familièrement, prendre des airs de supériorité.

4. Nous voilà loin de l'aimable Elmire, qui voulait que la vertu même ne fût pas *diablesse*.

5. Passage imité de Plaute. Dans *Casina*, Stalinon dit en apercevant sa femme : « Je la vois là avec son air renfrogné et maussade ; il me faut pourtant aborder tendrement cette furie. (*Haut.*) Ma petite femme, ma mignonne, que fais-tu là ?

Uxor mea, meaque amœnitas, quid tu agis !

6. Cf. CORNEILLE, *Polyeucte* :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques
Pour effrayer le peuple, ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus *sa faiblesse* affermir *leur pouvoir*

C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener, en bête, par le nez.
Quoi! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux?
Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux?
Vous laisserez sans honte immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut;
Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela[1]?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort;
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRYSALE.

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme[2].

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

De ma douceur[3] elle a trop profité.

ARISTE

Il est vrai.

CHRYSALE.

Trop joui de ma facilité.

1. Cf. *Tartuffe*, 1er Placet : « Ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. »

2. C'est ainsi que Néron s'exhortait à secouer le joug de sa mère, sans pouvoir y réussir. (Cf. *Britannic.*, II II) :

Éloigné de ses yeux j'ordonne, je menace..., etc.

3. *Douceur*, *facilité!* Chrysale ne dit pas *faiblesse*, tant on est disposé à se ménager soi-même.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure;
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE.

C'est souffrir trop longtemps
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens [1].

1. L'expression est plaisante, quand il s'agit de Philaminte. C'est ainsi qu'Hamilton, dans les *Mémoires de Grammont*, écrit : « On les vit aller vendre leurs oranges à la *barbe de la duchesse* et de toute la cour. »

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE[1].

PHILAMINTE.

Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi que ce qui part de vous... [2]

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

1. L'entrée de Trissotin, comme celle de Tartuffe, est retardée jusqu'au troisième acte. Sans doute ici l'attente est moins vive, parce que le personnage et la situation n'ont pas le même intérêt. Mais, toutes proportions gardées, Trissotin joue, dans la maison de Chrysale, à peu près le même rôle que Tartuffe chez Orgon ; c'est lui qui trouble cet intérieur bourgeois. La même habileté dramatique a engagé Molière à ne montrer ces deux personnages qu'après avoir excité dans le public l'impatience de les connaître.

2. « Vous ne sauriez croire combien je reçois de plaisir quand vous me faites la grâce de m'écrire, et de m'envoyer des vers de vos amis ; mais quand j'en rencontre des vôtres, je sens une joie parfaite ; car j'avoue que j'ai pour vous une tendresse toute particulière » (*Lettre de Melle de Montpensier à l'abbé Cotin.*)

TRISSOTIN, à Philaminte.

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau-né, madame ;
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens accoucher [1].

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère [2].

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit !

SCÈNE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, à Henriette qui veut se retirer.

Holà ! Pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit [3].

PHILAMINTE.

Il n'importe. Aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

1. Trissotin et Oronte (Cf. *Misanth.*, I, II), appartiennent à cette même école d'improvisateurs médiocres, qui pullulaient alors. Godeau, évêque de Vence, improvisait trois cents vers en un jour. D'après Boileau, Scudéry pouvait « tous les mois sans peine enfanter un volume ». Philaminte exagère donc quand, plus loin, elle dit de Trissotin :

Lui seul des vers aisés possède le talent.

2. « Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père. » Le jour où La Bruyère écrivait cette maxime, il ne se souvenait pas assez de Trissotin.

3. Il y a bien quelque dédain dans ce mot *chose*. On disait alors plus volontiers *les ouvrages d'esprit* ou *de l'esprit*.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre ; et je n'ai nulle envie...

BÉLISE.

Ah ! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, à Lépine.

Allons, petit garçon, vite, de quoi s'asseoir.
(*Lépine se laisse tomber.*)
Voyez l'impertinent [1] ! Est-ce que l'on doit choir
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes ?
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons centre de gravité [2] ?

LÉPINE.

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

PHILAMINTE, à Lépine qui sort.

Le lourdaud !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre

ARMANDE.

Ah ! de l'esprit partout !

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.
(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose :
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal

1. Commettre une *impertinence* signifie souvent commettre une sottise, une maladresse : « Je suis une sotte, j'ai offensé la géographie ; vous ne passez pas a Moulins, la Loire n'y va point ; je vous demande excuse de mon *impe-tinence*. « (MADAME DE SÉVIGNÉ.)

2. Bélise n'avait pas lu l'apôtre saint Paul, qui écrit à Timothée : « Docere autem mulieri non permitto. » Cette manie de *documenter* se retrouve chez la fameuse madame de Genlis « Dès l'âge de sept ans, ayant avisé d'une terrasse voisine de sa chambre de petits paysans qui venaient couper des joncs près d'un étang, elle imagina de leur donner des leçons et de leur enseigner ce qu'elle savait, le catéchisme, quelques vers des mauvaises tragédies d'une mademoiselle Barbier, et de la musique. Du haut de sa terrasse, comme d'un balcon, elle leur donnait ses leçons, le plus gravement du monde. » (SAINTE-BEUVE.)

De joindre à l'épigramme [1], ou bien au madrigal [2].
Le ragoût d'un sonnet qui [3] chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné [4] partout :
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût [5].

ARMANDE.

Ah ! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE, interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So...

1. « L'épigramme, pour les anciens, était une petite pièce qui ne passait guère huit ou dix vers, d'ordinaire en vers hexamètres et pentamètres ; c'était une inscription soit tumulaire, soit triomphale, soit votive ou descriptive ; une peinture pastorale trop courte pour faire une idylle, une déclaration ou une plainte amoureuse trop peu développée pour faire une élégie ; la raillerie y a aussi sa part, mais une part restreinte, tandis que dans les épigrammes modernes, elle est presque tout, et c'est presque toujours le trait et la pointe à quoi l'on vise. » (SAINTE-BEUVE.)

2. Pièce de poésie renfermant, en un petit nombre de vers, une pensée ingénieuse ou galante :

Orgon, poète marital,
A Vénus compare sa femme ;
C'est pour la belle un madrigal :
C'est pour Vénus une épigramme.

(GUICHARD.)

3. On distingue le *sonnet régulier* et le *sonnet irrégulier*. Voici, comment Théodore de Banville (*Petit traité de poésie française*) expose la constitution du sonnet régulier. « Le sonnet est toujours composé de deux quatrains et de deux tercets. — Dans le sonnet régulier riment ensemble : 1° le premier et le quatrième vers du premier quatrain ; le premier et le quatrième vers du second quatrain ; 2° le second et le troisième vers du premier quatrain ; le second et le troisième vers du second quatrain ; 3° le premier et le second vers du premier tercet ; 4° le troisième vers du premier tercet et le second vers du deuxième tercet ; 5° le premier et le troisième vers du deuxième tercet. » S'il y a une modification quelconque à cet arrangement, le sonnet est irrégulier.

4. On trouve la même métaphore dans Fénelon (*Lettre à l'Académie*) : « Le mieux auquel on aspire fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe italien. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de sel et de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on assaisonne. »

5. L'abbé d'Aubignac, précieux à son corps défendant, a raillé les gens de lettres vaniteux comme Trissotin : « Combien voit-on de ces gens-là, dès lors qu'ils nous montrent une épigramme, un sonnet ou une lettre, commencer par : Voici qui est beau. Cette pensée ne vous déplaira point. Vous trouverez ce sujet assez bien traité. Monsieur tel ou Madame telle a goûté cette pièce merveilleusement et sans doute vous serez de son avis. »

BÉLISE, à Henriette.

Silence ma nièce [1].

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIÈVRE [2].

Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah ! le joli début !

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie !

BÉLISE.

Loger son ennemie !

PHILAMINTE.

Superbement et *magnifiquement.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die
De votre riche appartement,

1. L'éditeur de 1734 a jugé à propos de compléter ce vers que Molière avait laissé inachevé, et il a fait ajouter par Armande : *Ah ! laissez-le donc lire.* Mais, lorsque le dialogue est interrompu par une lecture, Molière ne s'astreint pas à faire des vers réguliers (Cf. *Misanth.*, V, 4).

2. Le sonnet que Trissotin va lire, se trouve dans les *Œuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin.* Il est intitulé : *Sonnet à Mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur sa fièvre quarte.* On dit que ce fut Boileau qui apporta à Molière le sonnet et le madrigal qui figurent dans cette scène et qui obtinrent ainsi un genre d'immortalité que Cotin n'avait pas prévu.

BÉLISE.

Ah ! tout doux ; laissez-moi, de grâce, respirer [1].

Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme
Couler je ne sais quoi [2] qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que *riche appartement* est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Ah ! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable !
C'est à mon sentiment un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrais l'avoir fait [3].

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse ?

ARMANDE et BÉLISE.

Oh ! oh !

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts :
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets,
Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die !

1. « Un auteur qui a trop d'esprit, et qui en veut toujours avoir, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant. S'il en montrait moins, il me laisserait respirer et me ferait plus de plaisir. » (FÉNELON, *Lettre à l'Académie.*)

2. Cette expression était fort à la mode au dix-septième siècle. On l'employait substantivement ; on disait *un je ne sais quoi*. (Cf. CORNEILLE, *Rod.*, I, 7.)

Les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces *je ne sais quoi* qu'on ne peut expliquer.

3. Cf. *Préc. rid.*, X : « J'aimerais mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poème épique. »

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble ;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit [1] ?

TRISSOTIN.

Hai, hai [2] !

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête :
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les quatrains sont admirables tous deux
Venons-en promptement aux tercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah ! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*.

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.....

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Quoi qu'on die !

TRISSOTIN.

De votre riche appartement.....

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Riche appartement !

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment.....

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Cette *ingrate* de fièvre.

1. « C'est toujours soi qu'on aime même dans ce qu'on admire, » a dit Sainte-Beuve. C'est le cas de Philaminte. Elle ne s'exclame si fort sur le sonnet de Trissotin, que parce qu'elle se figure y découvrir des beautés que les autres n'y peuvent voir, et mettre à l'admirer plus d'esprit que l'auteur n'en avait mis à le faire. »

2. Un jour que Chapelle et Molière revenaient par eau d'Auteuil à Paris, ils se trouvèrent dans le bateau avec un Minime, et continuaient devant lui une discussion entamée sur les systèmes de Descartes et de Gassendi. Ils s'échauffèrent fort, et tour à tour prenaient le moine à témoin de la justesse de leurs arguments. Celui-ci répondait toujours par un hom! hom! — Quand le moine fut arrivé, il alla prendre sa besace sous les pieds du batelier ; c'était un frère servant. Son hom! hom! l'avait fait prendre pour un savant homme.

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie !

ARMANDE et BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Quoi ! sans respecter votre sang,
Elle se prend à votre sang...

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage !
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains...

BÉLISE.

Sans la marchander davantage...

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble ?

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau :

Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, à Henriette.

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture !
Vous faites-là, ma nièce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut [1].

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame?

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas [2].

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE DONNÉE A UNE DAME DE SES AMIES

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien...

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de son bien :
Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse.
Qu'il étonne tout le pays
Et fait pompeusement triompher ma Laïs...

PHILAMINTE.

Ah ! *ma Laïs !* Voilà de l'érudition [1].[3]

BÉLISE.

L'enveloppe est jolie, et vaut un million [2].[4]

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carosse
Où tant d'or se relève en bosse

1. Cf. *Avare*, I, v : « *Il* est bien heureux, *qui* peut avoir dix mille écus chez soi, » et *Gargantua*, I, IX : « Ha ! ha ! *il* n'a pas de paire de chausses qui veult. »

2. Ce trait, un peu dur, est adroitement amené par la réponse pleine de malice qu'Henriette vient de faire à Bélise. (AIMÉ MARTIN.)

3. C'est de l'érudition à bon marché. Mais après ce trait on comprendra sans peine que Philaminte veuille embrasser Vadius pour l'amour du grec.

4. L'*enveloppe*, c'est-à-dire cette façon détournée de désigner une fille entretenue. *Vaut un million.* Bélise oublie que Philaminte a proclamé le *quoi qu'on dit* un endroit *impayable.* Il y a gradation descendante.

Qu'il étonne tout le pays
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que [1] je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, à Philaminte.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie
Huit chapitres du plan de notre académie [2].
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée [3]:
Car, enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit:
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,

1. Cf. *Scapin*, II, 8 : « Nous voilà *au temps*, m'a-t-on dit, *que* je dois partir pour l'armée. »

2. Au seizième siècle, en Italie, la mode avait été aux académies de particuliers: cette mode passa en France. C'étaient de véritables académies que les réunions qui se tenaient chez Habert de Montmort, que les conférences mi-partie galantes, mi-partie pédantes de la vicomtesse d'Auchy, etc. L'abbé d'Aubignac avait lui aussi formé une sorte d'académie, qu'il intitulait des Belles-Lettres, qui tenait séance privée chez l'abbé, et une fois par mois séance publique à l'hôtel Matignon. On se proposait d'y admettre les femmes, et madame des Houlières eût passé en première ligne. L'abbé essaya en vain d'obtenir du roi une consécration officielle. On comprend après cela que Saint-Evremond ait pu écrire une comédie des *Académiciens*, et l'on ne s'étonne plus du projet de Philaminte.

3. Cf. *supra*, II, 7 :

J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant ses herbes
Elle *accommode* mal les noms avec les verbes.

De borner nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés [1].

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page [2].

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ;
Et si je rends hommage au brillant de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières :
Mais nous voulons montrer à de certains esprits
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris [3],
Que de science aussi les femmes sont meublées ;
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences [4]
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

1. Mademoiselle de Gournay avait écrit un opuscule sur l'*Egalité des hommes et des femmes*. Elle demande qu'on ne reproche point aux femmes de n'arriver pas au même degré de science ; la faute en est aux hommes qui les privent de l'instruction : « Au surplus l'animal humain n'est ni homme ni femme, à le bien prendre, les sexes étant faits non simplement pour constituer une différence d'espèce, mais pour la seule propagation ; l'unique forme et différence de cet animal consistant en l'âme raisonnable, et, s'il est permis de rire en passant chemin, le quolibet ne sera pas hors de saison, lequel nous apprend qu'il n'est rien plus semblable à un chat sur une fenêtre qu'une chatte. »

2. C'est-à-dire hors de la dépendance d'autrui. Cette expression vient de l'ancienne chevalerie. A sept ans un gentilhomme était placé auprès de quelque haut baron en qualité de *page*, de *damoiseau* ou de *varlet ;* à quatorze ans il était *hors de page* et devenait écuyer. (*Diction. des proverbes.*)

3. Ceux-là ne sont pas rares, depuis Juvénal, qui a fort maltraité les femmes savantes (*Sat.* VI), et Martial qui, entre autres vœux, s'écriait : « Sit mihi verna satur, sit *non doctissima conjux,* » jusqu'à Molière et Boileau.

4. Dans ces *doctes assemblées* que Philaminte projetait de tenir chez elle, elle eût sans doute représenté la science et la philosophie ; la grammaire était le domaine tout désigné de Bélise.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps :
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombants [1].

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune [2].

BÉLISE.

Je n'ai point encore vu d'hommes, comme je crois ;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

1. « Dans cet étalage de scieuce que font nos trois pédantes et leur héros d'esprit, il n'y a pourtant pas un mot qui porte à faux... L'*ordre* ou l'enchaînement logique des propositions distingue en effet le péripatétisme, et les *abstractions* du platonisme sont célèbres. Quant à Epicure, on sait que les *petits corps* ou atomes étaient le principe de sa physique, et qu'il admettait le vide... Enfin personne n'ignore que la *matière subtile*, les *tourbillons* et les *mondes tombants* appartiennent au système du monde imaginé par Descartes, et que ce grand homme a cru expliquer les propriétés de l'*aimant* par un certain mouvement de la matière subtile à travers la matière cannelée. (Auger.) Destouches, dans la *Fausse Agnès*, a visiblement imité ce passage de Molière.

2. Helvétius conte qu'un curé et une femme galante cherchaient à s'assurer, télescope en main, que la lune était habitée. « Je vois deux ombres qui s'inclinent l'une vers l'autre, dit la dame. — Que dites-vous ? s'écria le curé ; ce sont les deux clochers d'une cathédrale. » On s'occupait beaucoup d'astronomie, au dix-septième siècle, et même d'astrologie. Il faut se souvenir que Cotin se livrait à cette étude avec la grande Mademoiselle et le marqui de Villaine.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits ;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage [1].

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétentons faire des remûments.
Par une antipathie ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons [2] ;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales [3]
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps,
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants,
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts, quand ils seront tous faits.

1. Chrysale a parlé plus haut de la philosophie de sa femme, « sagesse faite à mépriser le bien ». Ce nouveau trait nous prépare à l'attitude très noble que Philaminte saura garder au cinquième acte, quand elle apprendra la perte de sa fortune.

2. Le triumvirat grammatical formé par Philaminte, Armande et Bélise procédera comme Octave, Antoine et Lépide en matière de proscriptions ; on se concédera mutuellement des victimes.

3. Peut-être ce projet ridicule n'est-il point une pure imagination de Molière. Le bégueulisme des Précieuses allait très loin. L'*École des Femmes* les avait fort scandalisées. « Peut-on, ayant de la vertu, dit Climène dans la *Critique*, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et *salit* à tout moment l'*imagination?* » Corneille ne pouvait écrire la *gueule* d'un dragon; la délicatesse des dames exigeait qu'il mît la *gorge*. On sait d'ailleurs que plusieurs académiciens avaient déclaré la guerre à certains mots, encore qu'ils fussent très inoffensifs, comme *car, néanmoins, pourquoi,* etc

TRISSOTIN.

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages ;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire [1],
Et ne verrons que nous qui sachent [2] bien écrire.

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, LÉPINE

LÉPINE, à Trissotin.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous,
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

(Ils se lèvent.)

TRISSOTIN.

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(Trissotin va au-devant de Vadius.)

SCÈNE IV

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE

PHILAMINTE, à Armande et à Bélise.

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit [3].

1. Ce vers et le précédent semblent dirigés contre Ménage, qui tenait un bureau d'esprit. Tous les mercredis, chez lui se réunissaient des littérateurs, qui n'étaient pas tous sans mérite, mais qui jouaient les hypercritiques. Molière avait eu à se plaindre des jugements de cet aréopage littéraire, qui à son poème sur la peinture avait préféré celui de Charles Perrault.

2. Molière laisse volontiers le pronom relatif de la troisième personne, même quand il se rapporte à un antécédent de la première. Cf. *Sgan.*, II : « Ce ne serait pas moi qui se ferait prier » (Ed. Belin.) — Dans certaines éd. on lit.: « Et ne verrons que nous qui *sache* bien écrire. » Cette troisième personne du singulier s'explique par l'ellipse de *personne*.

3. Cf. *Préc. rid.*, VII : « Ajustons un peu nos cheveux au moins, dit Cathos,

(*A Henriette qui veut sortir.*)
Holà ! je vous ai dit en paroles bien claires
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE.

Venez : on va dans peu vous les faire savoir.

SCÈNE V

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE

TRISSOTIN, présentant Vadius.

Voici l'homme qui meurt [1] du désir de vous voir ;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane [2], madame :
Il peut tenir son coin parmi les beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, à Bélise.

Du grec ! ô ciel, du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

BÉLISE, à Armande.

Ah ! ma nièce, du grec !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE.

Quoi ! monsieur sait du grec ! Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.
(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)

et soutenons notre réputation. » La recommandation de Philaminte est superflue ; les pédants ne laisseront guère aux femmes savantes le loisir d'ouvrir la bouche.

1. Ces exagérations de langage reviennent à chaque instant Cf. *supra*, IV, 1 :

ARMANDE. Je brûle de les voir (les vers de Trissotin).
BÉLISE. Et l'on s'en *meurt* chez nous.

2. On voit que nous sommes dans un cénacle.

HENRIETTE, à Vadius qui veut aussi l'embrasser.

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.
(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage,
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours [1], aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables [2].
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens [3];
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme [4] exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi [5] je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

1. Le *Cours-la-Reine*, partie des Champs-Élysées, lieu de promenade du beau monde.

2. « Semper et *assiduo* ruptæ lectore columnæ. » (JUVÉNAL, *Sat.*, I.)

3. *Mendier.* Cf. *Tart.*, V, I :

Et moi qui l'ai reçu *gueusant* et n'ayant rien.

4. Ce mot, qui s'emploie surtout dans le langage théologique où il signifie *vérité révélée* a dans la langue philosophique le sens de *point de doctrine établi, incontesté.*

5. Molière emploie très souvent ce pronom neutre pour *lequel*, *lesquels*, etc. Cf. *Tart.*, III, III :

Ce n'est pas le bonheur après *quoi* je soupire.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*[1].

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous[2].

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux[3]?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades[4] surtout vous êtes admirable.

1. Termes employés dans les rhétoriques anciennes pour désigner les *mœurs* (ἦθος) et les *passions* (πάθος). Cette prononciation de l'êta, (*i* thos) nous prouve qu'en France, à cette époque, on ne prononçait pas le grec à la façon érasmienne.

2. Cf. *Eloge de la folie.* « Rien au monde n'est si plaisant que de voir des ânes s'entregratter, soit par des vers, soit par des éloges qu'ils s'adressent sans pudeur. Vous surpassez Alcée, dit l'un; et vous Callinique, dit l'autre; vous éclipsez l'orateur romain; et vous, vous effacez le divin Platon. » Tout ce passage est d'ailleurs imité d'Horace. (Voy. *Ep.*, II, II, vers 95 et suiv.)

3. Le rondeau peut être écrit en vers de huit ou dix syllabes. Il est écrit sur deux rimes. Il contient dans son ensemble treize vers et se compose : 1° de trois strophes, dont la première et la troisième ont chacune cinq vers, et dont la seconde a trois vers ; 2° d'un *refrain*, que constituent le premier mot ou les premiers mots du premier vers, et qui s'ajoute sans que ses syllabes finales riment avec rien, au bout de la seconde et de la troisième strophe. (Th. de Banville.) Voici un exemple de rondeau :

L'Amour, qui de tout sens me prive,
Fit ma raison votre captive;
Quand un soupçon pris par malheur
Me combla l'esprit de douleur
Et d'une tristesse excessive :

Une humeur jalouse et craintive
Se mit dans votre âme plaintive
Et pensa chasser de mon cœur
L'Amour.

Mais si jamais cela m'arrive,
Je consens que l'on me poursuive
Par toute sorte de rigueur :
Je ne peux plus vivre en langueur;
Meure la jalousie, et vive
L'Amour !

(Voiture.)

4. La ballade peut être écrite en vers de dix ou de huit syllabes. La ballade

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix.

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
(A Trissotin.)
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur[1].

en vers de dix syllabes n'est autre chose qu'un poème formé de trois dizains écrits sur des rimes pareilles. Après les trois dizains vient une *demi-strophe*, un *demi-dizain* appelé *envoi* et écrit sur les mêmes rimes que les précédents. Dans la ballade en vers de huit syllabes, le huitain est substitué au dizain. La ballade a été inventée sans doute par les troubadours et a été maniée avec succès par Villon et Marot.

1. Cf. dans le *Misanth.* (I, II) la scène entre Oronte et Alceste.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait[1],
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps[2].

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se lèvent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud[3], barbouilleur de papier.

1. Madame de Sévigné a raconté avec bien de la gaieté une mésaventure, toute semblable à celle de Vadius, arrivée à M. de Grammont. Comme le roi lui demandait son avis sur certains vers, il les jugea détestables. Louis XIV alors s'en déclara l'auteur, Grande confusion du vieux courtisan et aussi grand embarras pour désavouer son appréciation.

2. En 1653, Bois-Robert donne une comédie de la *Folle gageure ou la Comtesse de Pembrock*. Cette comtesse est une Précieuse. Malade elle se distrait dans la compagnie « d'honnêtes gens de toute qualité » et qui autour d'elle s'entretiennent de vers, de musique et d'amour. *Lidamant* et *Télame* sont ses principaux alcôvistes, Télame qui a fait autrefois des bouts-rimés, des rondeaux et des ballades, avoue qu'il n'en fait plus,

Car ces ouvrages-là ne sont plus à la mode.

3. Nom donné aux mauvais écoliers des classes, à ceux qui s'y attardent, qui vieillissent de (l'italien, *grimo*, *ridé*).

VADIUS.

Allez, rimeur de balle[1], opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre...[2].

PHILAMINTE.

Eh, messieurs! que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère[3],
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits[4].

1. La *balle*, c'est l'enveloppe grossière des marchandises. De là le sens méprisant de l'expression de Vadius. Dans la *Femme juge et partie* de Montfleury on lit: « En effet ce petit *juge de balle* est fier. »

2. *Cuistre*, c'est-à-dire valet de collège. « *Cuistre* n'est qu'une autre prononciation de *coustre*, sacristain, du latin *custos*. Le sens aura facilement passé de serviteur d'église à serviteur de collège. » (Littré.)

3. Voir Boileau, *Sat.* IV, vers 86.

4. C'est surtout dans la satire IX que Cotin est malmené. Son nom y figure jusqu'à neuf fois. « Les amis du poète craignirent que le fréquent retour du même nom ne parût affecté et ne déplût aux lecteurs : Il faut voir, dit-il ; je consens d'ôter tout ce qui sera de trop. On s'assembla, on lut la satire entière ; mais on trouva partout le nom de Cotin si bien placé, qu'on ne crut pas qu'il y eût aucun de ces endroits qui dût être retranché. » (Brossette.)

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin [1].

TRISSOTIN.

Eh bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin [2].

SCÈNE VI

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme ;
C'est votre jugement que je défends, madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer,
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette ;
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir ;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire ;
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire :
J'aime à vivre aisément [3] ; et dans tout ce qu'on dit,

1. Il y a dans les *Académiciens*, comédie de Saint-Evremond, une scène assez semblable à celle-ci entre Colletet et Godeau, évêque de Grasse ; ils commencent de même par des congratulations et de même finissent par des injures, le tout à propos de leurs ouvrages. (Auger.)
2. Barbin et Bilaine étaient les libraires en renom du Palais.
3. « Mon esprit est comme mes jambes, disait Mme Geoffrin ; j'aime à me prome-

Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit ;
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête ;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui ; mais j'y[1] suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais[2] de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances ;
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit
(*Montrant Trissotin.*)
Et cet homme est monsieur, que je vous détermine[3]
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mère ?

PHILAMINTE.

Oui, vous ; faites la sotte un peu.

BÉLISE, à Trissotin.

Je vous entends : vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède ;
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, à Henriette.

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame ; et cet hymen dont je vois qu'on m'honore

ner dans un terrain uni ; mais je ne veux point monter une montagne, pour avoir le plaisir de dire, lorsque j'y suis arrivée : J'ai monté cette montagne. » — *Aisément* s'emploie plutôt aujourd'hui dans le sens de *facilement* que dans celui de *commodément*.

1. *Y* se rapporte ici au sens de toute la phrase.

2. Le plus souvent Molière fait ce mot disyllabique. Cf. *Tart.*, V, 1 :

Et vous deviez chercher quelque *biais* plus doux.

3. *Que je vous ordonne de voir.* — Nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un pareil emploi de ce verbe.

Me met...

HENRIETTE

Tout beau, monsieur ; il n'est pas fait encore :
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez !
Savez-vous bien que si [1]... Suffit. Vous m'entendez.
(*A Trissotin.*)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCÈNE VII

HENRIETTE, ARMANDE

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de notre mère,
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous ?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avais, comme vous, les pédants dans la tête,
Je pourrais le trouver un parti fort honnête [2].

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents.
Une mère a sur nous une entière puissance :
Et vous croyez en vain, par votre résistance...

1. Les rhétoriques ne contiennent pas d'exemple plus frappant de la figure qu'on appelle *suspension*.
2. On dit de même une fortune *honnête*, une condition *honnête*.

SCÈNE VIII

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE

CHRYSALE, à Henriette, lui présentant Clitandre.

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant. Touchez à monsieur dans la main [1],
Et le considérez désormais dans votre âme
En homme dont je veux que vous soyez la femme

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents;
Un père a sur nos vœux une entière puissance [2].

ARMANDE.

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord;
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE.

Taisez-vous, péronnelle;
Allez philosopher tout le soûl avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles [3].
Allons vite.

1. Cf. *Bourg. gentilh.*, V, VI : « Allons, *touchez-lui dans la main* et rendez grâce au ciel de votre bonheur. »

2. Dans l'*Horace* de Corneille, Curiace, annonçant à Camille qu'il a obtenu que le vieil Horace consentit à leur mariage, lui dit : « Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance, » et Camille lui répond par ce vers de comédie, qui fait songer à Henriette :

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

3. S'il n'était si bonhomme, Chrysale battrait volontiers sa femme sur le dos de sa fille Armande. (NISARD.)

SCÈNE IX

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! quelle joie! Ah! que mon sort est doux!

CHRYSALE, à Clitandre.

Allons, prenez sa main, et passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!
(*A Ariste.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours [1].

1. On retrouve quelque chose du charme de ces vers dans un passage de l'*Aventurière* de M. Émile Augier. Fabrice, après une longue absence, revoit sa jeune sœur. Elle aime, elle est aimée et il lui dit :

J'ai fatigué mon cœur à tous les carrefours;
Je veux le reposer en aimant tes amours,
Et vieillirai gaîment, pourvu que je te voie,
Jeune de ta jeunesse et joyeux de ta joie.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

PHILAMINTE, ARMANDE

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance ;
Elle a fait vanité[1] de son obéissance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et semblait suivre moins les volontés d'un père
Qu'affecter de braver les ordres de sa mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devait bien, au moins, un compliment[2]:
Et ce petit monsieur[3] en use étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours ;
Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

1. Cf. *Misanth.*, I, II :

> Ce style figuré dont on fait vanité
> Sort du bon naturel et de la vérité.

2. C'est-à-dire la politesse de vous en donner avis.
3. Cf. *Misanth.*, I, II :

> Mais, mon *petit monsieur*, prenez-le un peu moins haut.
> — Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

SCÈNE II

CLITANDRE, entrant doucement et écoutant sans se montrer; ARMANDE, PHILAMINTE

ARMANDE.

Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous [1],
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire;
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous [2],
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux [3].

1. *Etre que de..... être de* : être à la place de. Génin explique ainsi cette locution : *si essem quod de te* (s.-e. *est*). Il ajoute : le *que* dans cette locution est nécessaire et ne peut en être supprimé que par ellipse. Cette explication ne peut s'admettre. Diez rapproche de la locution *être de* la tournure italienne *molti fanno da ignoranti* (multi faciunt imperite) et l'expression française *traiter quelqu'un de fourbe*. Il remarque aussi qu'en provençal et en vieux français la particule *que* remplit parfois le même office que l'allemand *als*. « Tu feras que saige » (CHARLES D'ORLÉANS). Ces rapprochements éclairent le sens et l'origine des tournures employées par Molière.

2. Pour : quand nous *discourions* entre nous. C'est ainsi que Lépine dit :

> Je m'en suis aperçu, madame, *étant* par terre.

3. Piquer ainsi la vanité littéraire de Philaminte, c'était s'assurer gain de cause : Narcisse n'en use pas autrement avec Néron, dans la fameuse scène de *Britannicus* (acte IV, scène dernière).

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises :
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE, à Armande.

Hé! doucement, de grâce. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté
Quel mal vous ai-je fait et quelle est mon offense,
Pour armer contre moi toute votre éloquence ;
Pour vouloir me détruire [1], et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser ;
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,
Qu'il faut perdre fortune et renoncer au jour
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour [2].
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale :
Et tout cœur infidèle est un monstre [3] en morale.

CLITANDRE.

Appelez-vous, madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose;
Et si je vous offense elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur :
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur :
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,

1. Décréditer.

Je vous fais un présent capable de me nuire ;
Chez vous Quintilien s'en va tous nous *détruire*.
(LA FONTAINE, à Huet en lui envoyant un *Quintilien*.)

2.

Car il est avéré que lorsqu'on dit qu'on aime,
On dit en même temps qu'on aimera toujours ;
Et qu'on n'a jamais vu ni rois ni troubadours
Jurer à leurs beautés de les aimer huit jours.
(A. DE MUSSET.)

3. Cf. DESPORTES :

Une beauté cruelle est un *monstre* en nature.

Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux :
Ce que vous refusez, je l'offre aux choix d'une autre.
Voyez : est-ce, madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou si [1] vous l'y poussez ?
Est-ce moi qui vous quitte ? ou vous qui me chassez ?

ARMANDE.

Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée :
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage et tout ce qui s'ensuit.
Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;
Comme une chose indigne il laisse là le reste :
C'est un feu pur et net comme le feu céleste ;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose :
On aime pour aimer, et non pour autre chose ;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps [2].

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme :
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part.
De ces détachements je ne connais point l'art :

1.

Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence
Ou si je vois enfin mon unique espérance.
(Corneille, *Cid*, III, v.)

2. Armande a déjà fait à sa sœur cette théorie de l'amour platonique. Elle était alors très à la mode et Saint-Evremond écrivait : « En Espagne on ne vit que pour aimer. Ce qu'on appelle *aimer* en France n'est proprement que parler d'amour, et mêler aux sentiments de l'ambition la vanité des galanteries. »

Le ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie [1].
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarrassées ;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés;
Je suis un peu grossier comme vous m'accusez [2];
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut [3], je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments ;
Et, sans faire de tort à vos beaux sentiments,
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

ARMANDE.

Eh bien, monsieur, eh bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter ;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, madame, une autre a pris la place :
Et par un tel retour j'aurais mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés [4]
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

1.

L'âme et le corps, hélas! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, — pas à pas, — côte à côte,
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.
(A. DE MUSSET.)

2. Molière supprime *en* fréquemment.

Je vous montrerai bien.....
Qu'on *n'est* pas où l'on croit en me faisant injure.
(*Tart.*, IV, VII.)

3. *En vouloir*, avoir des prétentions sur. « Je sais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut. » (VOLTAIRE.)

4. Terme de la galanterie. Au pluriel, en parlant d'une femme, sentiment tendre qu'elle a pour quelqu'un :

J'y suis encor, malgré tes infidélités
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
(RACINE, *Andr.*, IV, V.)

PHILAMINTE.

Mais enfin comptez-vous, monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ?

CLITANDRE.

Eh, madame ! voyez votre choix, je vous prie :
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit ;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoûriez si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE

TRISSOTIN, à Philaminte.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle[1] :
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon :
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux, comme verre[2].

1. Comme dans cette locution l'ellipse porte sur un substantif féminin comme *occasion*, etc., il faudrait écrire *échappée belle*. « Mais l'usage a consacré cette forme avec cette orthographe parce qu'elle date d'une époque où l'on n'était pas bien rigoureux sur l'accord des participes. » (Génin.)

2. Cotin avait écrit une dissertation ridicule intitulée : *Galanterie sur la comète apparue en décembre* 1664 *et janvier* 1665. — On rapporte aussi qu'un jour Voiture entrant à l'hôtel de Rambouillet, comme on s'entretenait des taches nou-

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison :
Monsieur n'y trouverait ni rime ni raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr surtout l'esprit et la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, madame ; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour [1] gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en serait, je pense, assez facile.
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère

CLITANDRE.

Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

vellement découvertes dans le soleil, Mlle de Rambouillet lui dit : « Eh bien, Monsieur, quelle nouvelle? — Mademoiselle, dit Voiture, il court de mauvais bruits du soleil. »

1. Cf. *Misanth.*, II, v:

Le sentiment d'autrui *n'est* jamais *pour* lui plaire.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal; et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le savoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN.

Ces certains savants-là peuvent, à les connaître[1],
Valoir certaines gens que nous voyons paraître.

CLITANDRE.

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE, à Clitandre.

Il me semble, monsieur...

CLITANDRE.

Eh, madame, de grâce!
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe.
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie

1. Pour : lorsqu'on les connaît. Cf. *Ec. des Femmes*, IV, vi : « L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre. » *De* construit avec l'infinitif a le même sens. V. plus haut, III, ii.

Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second ! Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh, mon Dieu! tout cela n'a rien dont il s'offense,
Il entend raillerie autant qu'homme de France [1];
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire [2] ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie ;
Il est fort enfoncé dans la cour [3], c'est tout dit.
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit :
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense [4].

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux esprits, vous déclamiez contre elle ;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,

1. Cotin, habitué aux triomphes de salon, avait été très sensible aux premier traits que Boileau avait dirigés contre lui. Il y avait répondu dans une *Critique désintéressée sur les satires du temps*. Il y reprochait au *sieur des Vipéreaux* d'attaquer le trône et l'autel : « Et quel peut être l'effet de la satire d'un jeune homme que d'ériger partout des autels à la débauche, par le décry de la raison et de la justice, par la profanation du trône ? » — Ailleurs, dans une pièce qu'il intitule *Gaieté satirique*, il accuse encore Boileau d'outrager la religion.

Sans respecter les cieux, sans croire à l'Évangile,
Afin de débiter des blasphèmes nouveaux
Du fond de son sommeil il tire Desbarreaux.

Molière avait le droit de railler cette vanité trop irritable.

2. *Gloire* a rarement au dix-septième siècle ce sens de vaine gloire.

3. Cf. *Fourberies de Scapin*, II, VIII : « Vous allez vous *enfoncer* dans d'étranges épines » et *Préc. rid.*, VI : « Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme *enfoncée* dans la matière. »

4.

D'autre part un galant.....
Condamne la science et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
Que c'est des gens de cour le plus beau privilége,
Et renvoie un savant dans le fond d'un collége.

(BOILEAU, *Sat.*, IV.)

Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que, vous autres messieurs, vous vous mettez en tête :
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout ;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût [1],
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie [2].

TRISSOTIN.

De son bon goût, monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie.
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros [3]?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire !
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire !

1. Molière est à l'aise pour faire cet éloge de la cour, qui n'est que l'éloge des *honnêtes gens* de la cour ; car ailleurs il a raillé l'ignorante fatuité de certains courtisans. Voyez Acaste dans le *Misanth.*, III, I :

> Pour de l'esprit j'en ai, sans doute ; et du bon goût
> A juger sans étude et raisonner de tout.....

Si l'on voulait connaître le nom de quelques-uns des hommes, auxquels songe ici Molière, et dont l'*esprit du monde* a fait de bons juges, il faudrait relire le fameux passage de Boileau (*Ep.*, VII) : « Eh ! qu'importe à nos vers, » etc.

2. La *pédanterie*, c'est ici la gent pédante. Le *pédantisme*, c'est le caractère, ce sont les habitudes du pédant. Cette distinction est assez rarement observée.

3. La Bruyère a parlé, lui aussi, de ces savants dont la science est hors de toute application : « Ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire ; ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun ; c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais, à la vérité, la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui se puisse imaginer ; ils plient sous le faix ; leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vide. » (*De la mode.*)

Il semble à trois gredins [1] dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes :
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ;
Riches, pour-tout mérite, en babil importun [2] ;
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence [3]
A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande ; et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

1. *Gredin* ici ne veut rien dire de plus que pauvre hère. C'est au reste le sens primitif de ce mot. « C'était un bon temps pour les *gredins* que celui de Chapelain, à qui la maison de Longueville donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa *Pucelle.* » (VOLTAIRE, *Lettre à d'Argental.*)

2.

Que ces gens ont bonne grâce.
Qui vont en chaque maison,
Pleins de Térence et d'Horace,
En parler hors de saison!
Ils ne font point de visite,
Sans chercher des auditeurs
Qui leur fassent un mérite
De celui des vieux auteurs.

(SAINT-EVREMOND.)

3. Après cette tirade de Clitandre, il faut relire le chapitre de Montaigne sur le *Pédantisme.* (*Essais*, I, XXIII,)

SCÈNE IV

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN

JULIEN.

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre[1].

JULIEN.

Je noterai cela, madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

« Trissotin s'est vanté, madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que[2] vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez, notés en marge, tous les endroits qu'il a pillés. »

Voilà sur cet hymen que je me suis promis
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis,
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.
(*A Julien.*)
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
Et lui dites qu'afin de lui faire connaître

1. Quel besoin de régenter ! c'est une Philaminte qui a dû avoir la première l'idée de rédiger un Code des belles manières, un Manuel du savoir-vivre ; comme si la politesse pouvait venir d'autre chose que des qualités du caractère et de l'esprit, qui permettent de profiter de l'expérience et de l'usage.

2. *Que* représente *avant que*..... « Ne venez point ici que vous n'ayez de mes nouvelles. » (Mme de Sévigné.)

Quel grand état je fais [1] de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
(*Montrant Trissotin.*)
Dès ce soir à monsieur je marîrai ma fille.

SCÈNE V

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE

PHILAMINTE, à Clitandre.

Vous, monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer [2] leur contrat vous pourrez assister :
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire [3],
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin :
Et monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI

ARMANDE, CLITANDRE

ARMANDE.

J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

1.

Elle m'a répondu, tenant son quant-à-soi :
Va, va, je *fais état* de lui comme de toi.
(*Dépit Am.*, I, VI.)

2. *Assister à signer* est un archaïsme : « Les dames se trouvoient aux esbattemens publiques et assistoient à veoir les jeux. » (AMYOT, *Thésée*.)
3. *Envoyer* s'emploie quelquefois absolument : « On envoie aux nouvelles. » (Mᵉ DE SÉVIGNÉ.)

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE VII

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE

CLITANDRE.

Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux :
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre[1]?
Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRYSALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat elle envoie au notaire.

1. On dit plutôt aujourd'hui : la fantaisie m'a pris de...

CHRYSALE.

Et je vais le quérir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE, montrant Henriette.

Et madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi [1].
(*A Henriette.*)
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, à Ariste.

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploîrai toute chose à servir vos amours.

SCÈNE VIII

HENRIETTE, CLITANDRE

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame [2].

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui [3].

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux quand j'aurai son appui.

1. Cf. *Tartuffe*, III, vi, Orgon s'écrie :

> Ah! je vous brave tous, et vous ferai connaître
> Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.

Cependant « il ne faut pas confondre la faiblesse de Chrysale avec celle d'Orgon, qui dégénère en tyrannie. Orgon est un homme passionné, égoïste, prêt à tout sacrifier à ses caprices, à son entêtement. Chrysale est un homme faible, qui sent sa faiblesse, et qui s'exerce à raffermir sa volonté, en en faisant une loi à ceux qu'il veut obliger. » (Ed. Lefèvre.)

2. Cf. *Tartuffe*, II, iv. Valère à Mariane :

> ..... Quelques efforts que nous préparions tous,
> Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

3. Dans les *Plaideurs*, Isabelle dit de même à son amant :

> Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux,
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne[1].

CLITANDRE.

Veuille le juste ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

1. Dans le *Tartuffe*, Mariane menacée d'être mariée contre son gré veut aussi entrer au couvent. Les mémoires du temps nous apprennent que plus d'une fille se fit religieuse pour le même motif.

ACTE CINQUIÈME

—

SCÈNE I

HENRIETTE, TRISSOTIN

HENRIETTE.

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête,
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses.
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on saurait estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être:
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talents vous devriez me plaire;
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possède Clitandre [1];
Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part, et quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimait, monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse [2]!
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement;
Et ne vous servez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous [3] de pouvoir;
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits [4].
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher [5] que le vôtre.

1. Trissotin est un précieux; mais, pour les besoins de sa cause, il ne fait pas difficulté de renoncer aux maximes de la coterie en matière de sentiment. (V. ce que dit Armande, II, IV.)

2. Molière avait dit déjà dans le *Misanthrope*:

« Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour. »

Eliante, parlant de la passion d'Alceste pour Célimène, relève la part que le caprice prend dans l'amour:

Cela fait aussi voir que l'amour dans les cœurs
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs.
(*Misanth.*, IV, I.)

3. *Nous* et *vous* construits avec *on*, indéterminés.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux
Quand *on* sait qu'on n'a point d'avantage sur *nous*.
(*Dép. am.*, II, IV.)

4. Cf. *Tartuffe*, IV, III, Mariane à Orgon :

Relâchez-vous un peu des *droits* de la naissance,
Et dispensez mes *vœux* de cette obéissance.

5. *Cher*, précieux. Cf. Racine, *Phèdre*, V, VII :

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thesée

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas?...

HENRIETTE.

Eh, monsieur! laissons là ce galimatias[1].
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...[2]

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète,
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grâce, monsieur!...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser,
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports :
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère[3] :
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment[4].

HENRIETTE.

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense,
A vouloir sur un cœur user de violence;
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;

1. Cette rhétorique galante a exaspéré Henriette, qui ne peut plus se contenir.

2. V. Boileau (*Sat.*, IX, v. 261; au chant II de l'*Art poétique* il raille aussi ces gens qui

fous de sens rassis
S'érigent pour rimer, en amoureux transis.

3. *Couronner une flamme, des feux* rien de plus fréquent que ces étranges métaphores dans le langage de la galanterie.

4. L'expression est brutale, presque cynique. Après les fadeurs alambiquées du début de ce couplet, elle trahit la bassesse des sentiments de Trissotin.

Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentiments que le mari doit craindre[1]?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré ;
A tous événements le sage est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui[2]

HENRIETTE.

En vérité, monsieur, je suis de vous ravie,
Et je ne pensais pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidents.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière[3],
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et comme, à dire vrai, je n'oserais me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN, en sortant.

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là dedans fait venir le notaire.

1. Cf. *Tartuffe*, II, II.

> Et je lui ferais voir, bientôt après la fête,
> Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

C'est Dorine qui parle ainsi, et ce langage paraît d'abord lui convenir mieux qu'à Henriette. Mais il faut songer que celle-ci a bien le droit d'être irritée et que Trissotin mérite qu'on lui fasse de pareilles menaces.

2. C'est la philosophie de Chrysalde dans l'*École des Femmes*.

> A le bien prendre aussi, pourquoi voulez-vous croire
> Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
> Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
> L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?

Mais Chrysalde parle en raillant; d'ailleurs il est hors de cause, et c'est le seul cas où une pareille théorie puisse s'expliquer et s'excuser.

3. Si *particulière*, que vous êtes le seul à posséder. « Le pape saint Grégoire a donné cet éloge *singulier* à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. » (Bossuet *Or. fun. d'Henriette d'Angleterre.*)

SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE

CHRYSALE.

Ah ! ma fille, je suis bien aise de vous voir ;
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux [1] apprendre à vivre à votre mère :
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents [2],
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange ;
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change :
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE.

Comment ! me prenez-vous ici pour un benêt ?

HENRIETTE.

M'en préserve le ciel !

CHRYSALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît ?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable ?

HENRIETTE.

Non, mon père.

CHRYSALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi ?

1. Remarquez la plaisante répétition des mots *volonté, je veux;* Chrysale cherche à se monter la tête.
2. Bien qu'elle doive me montrer les dents, malgré elle. Cf. *Sgan.*, XVII :

.....les autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents.

HENRIETTE.

Si fait.

CHRYSALE.

Et que j'aurais cette faiblesse d'âme
De me laisser mener par le nez à[1] ma femme?

HENRIETTE.

Eh! non, mon père.

CHRYSALE.

Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon père.

CHRYSALE.

Aucun, hors moi, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRYSALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRYSALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh! oui.

CHRYSALE.

Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRYSALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE.

Hélas! vous flattez là les plus doux de mes vœux:
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

1. *A* pour *par*. Cf. Racine : « Je me laissai conduire à cet aimable guide. »

CHRYSALE.

Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi ; j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin [1].

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, au notaire.

Vous ne sauriez changer votre style sauvage [2],
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage ?

LE NOTAIRE.

Notre style est très bon : et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE.

Ah ! quelle barbarie au milieu de la France !
Mais au moins, en faveur, monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents,
Et dater par les mots d'ides et de calendes [3].

LE NOTAIRE.

Moi ? Si j'allais, madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

1. Ce n'est pas là un soléeisme, mais simplement un archaïsme. Cf. Regnier, *Sat.* XIV :

Mais qu'est-il *de besoin* de les aller choquer ?

2. C'est une épithète chère à Philaminte. Elle a condamné plus haut.

.....l'impropriété d'un mot *sauvage* et bas.

3. Dans une satire en prose, intitulée le *Barbon*, Balzac nous parle d'un homme qui a la manie d'exprimer les sommes d'argent en *mines* et *talents*. « Je vous laisse à penser si un homme de cette humeur date ses lettres du premier et du vingtième du mois, ou bien des *calendes* et des *ides*... Il compte son âge quelquefois par *lustres* et quelquefois par *Olympiades*, etc. »

Allons, monsieur, prenez la table pour écrire.
(Apercevant Martine.)
Ah ! ah ! cette impudente ose encor se produire !
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

CHRYSALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi :
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRYSALE, montrant Henriette.

Oui, la voilà, monsieur : Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE, montrant Trissotin.

L'époux que je lui donne
Est monsieur.

CHRYSALE, montrant Clitandre

Et celui, moi, qu'en propre personne,
Je prétends qu'elle épouse, est monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux ?
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE, au notaire.

Où vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez, monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez, monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord ; et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE.

Faites, faites, monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Quoi donc ! vous combattrez les choses que je veux !

CHRYSALE.

Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment, à votre bien on songe bien ici !
Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci !

CHRYSALE.

Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE, montrant Trissotin.

Et moi pour son époux voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu [1].

CHRYSALE.

Ouais ! vous le prenez là d'un ton bien absolu !

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes [2].

CHRYSALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc [3],
La poule ne doit point chanter devant le coq [4].

CHRYSALE.

Sans doute.

1. Ces façons de parler sont ordinaires à Philaminte. Voyez plus haut, II, VIII :

La contestation est ici superflue
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.

2. Martine, à partir de ce moment, va développer cette idée : la femme doit obéissance au mari. Ce n'était pas encore un article du code, mais on la trouve exprimée à chaque instant dans nos anciennes poésies, farces ou fabliaux. C'est là que Molière ira prendre quelques-uns des dictons qu'il met dans la bouche de Martine.

3. Le sens de cette locution n'est pas douteux. Elle signifie : mon congé me fut-il assuré. Mais on en explique l'origine de diverses façons. Les uns la tirent du jeu de *hoc*, c'est-à-dire d'un jeu où l'on dit *hoc* en jouant une carte dont on est sûr. D'après Génin *hoc* signifiait *croc* dans l'ancienne langue, « un hoc à tanneur, de quoi l'on trait les cuirs hors de l'eaue. » *Hoc* serait alors le nom de l'instrument mis pour celui du butin qu'il procure. Moland croit que *hoc* est tout simplement le mot latin, resté dans le sens de cela, ce qui est tout prêt. Cette opinion nous paraît la plus vraisemblable : le mot *hoc* subsiste dans des locutions proverbiales employées par ceux-mêmes qui ignorent le latin, par exemple *ab hoc et ab hac*.

4.

C'est chose qui moult me déplait
Quand poule chante et coq se tait.

(JEAN DE MEUN.)

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis.
Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse ;
Et, si je contestais contre lui par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune et bien fait [1] qu'il est,
Lui refuser Clitandre ! Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant qui sans cesse épilogue ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;
Et, ne voulant savoir le grais [2] ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise [3];
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.

1. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer que le mot *que* s'emploie souvent comme l'allemand *als*, pour servir d'intermédiaire entre le verbe et la nature ou la propriété d'une personne. L'exemple est frappant ici.

2. C'était la prononciation populaire. (Cf. *legs*.)

3. Pour *chaire* (*cathedra*). Cette confusion de l'R et de l'S remonte haut. Théodore de Bèze nous apprend que de son temps les Parisiens disaient *pèze, mèze, Mazie*, pour *père, mère, Marie*. Sous Louis XIV on disait encore non une *chaire de droit*, mais une *chaise* de droit, une *chaise* de théologie (Cf. en latin les doubles formes *honos, honor, arbos* et *arbor*, etc.).

Les livres cadrent mal avec le mariage,
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ni B [1], n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Est-ce fait? Et sans trouble ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE.

Elle a dit vérité!

PHILAMINTE.

Et moi pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
(Montrant Trissotin.)
Henriette et monsieur seront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux; ne me répliquez pas,
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
(A Henriette et à Clitandre.)
Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé! mon père!...

CLITANDE, à Chrysale.

Hé! monsieur!...

BÉLISE.

On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire:
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour.
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue [2].

1. La même forme de proverbe se retrouve en latin: « Hoc discunt omnes ante alpha et bêta puellæ. » (JUVÉNAL.)
2. On s'aperçoit que Bélise a lu Descartes.

SCÈNE IV

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE

ARISTE.

J'ai regret de troubler un mystère[1] joyeux
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles.
(A Philaminte.)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur[2].
(A Chrysale.)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur
Digne de nous troubler pourrait-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

« Madame, j'ai prié monsieur votre frère de vous rendre[3] cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur[4] ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès, que vous deviez gagner. »

CHRYSALE, à Philaminte.

Votre procès perdu!

PHILAMINTE, à Chrysale.

Vous vous troublez beaucoup :
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

« Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus; et c'est à payer cette somme avec les dépens que vous êtes condamnée par arrêt de la cour. »

Condamnée! Ah! ce mot est choquant, et n'est fait

1. Ce mot, d'un emploi peu clair ici, veut sans doute dire *cérémonie*.
2. Nom qu'on donnait autrefois à l'officier public nommé aujourd'hui avoué.
3. Pour remettre à son adresse : « Ta lettre m'a été *rendue* à Erzerou, où je suis. » (MONTESQUIEU, *Lett. pers.*, VIII.)
4. Les conseillers chargés d'exposer au Parlement les affaires tiraient de leurs fonctions le nom de rapporteurs. (Ed. Belin.)

Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet :
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devrait avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut[1].

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRYSALE.

« Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute. »
Oh ciel! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien !

PHILAMINTE, à Chrysale.

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui[2].
(*Montrant Trissotin.*)
Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN.

Non, madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps;
Elle suit de bien près, monsieur, notre disgrâce[3].

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse,
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas[4].

1. Cette raillerie d'Ariste paraîtrait déplacée, si le malheur qu'il annonce était un malheur réel.

2. Les tragiques du seizième et du dix-septième siècle ont constamment employé ce mot avec le sens de *vive affliction*, qu'il a ici (Etym. : *in odio.*)

Les chrétiens... — Parle donc : les chrétiens... — Je ne puis.
— Tu prépares mon âme à d'étranges *ennuis*.
(CORNEILLE, *Polyeucte.*)

3. Disgrâce, malheur : « J'ai le cœur au-dessus des plus fières *disgrâces.* » CORNEILLE, *Cid.*)

4. La seconde partie du rôle de Trissotin ne vise plus l'auteur du sonnet à la princesse Uranie ; Cotin était un honnête homme, comme Boileau l'a déclaré,

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez ;
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas :
Et je baise les mains à qui ne me veut pas [1].

SCÈNE V

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, LE NOTAIRE, MARTINE

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire !
Et que peu philosophe [2] est ce qu'il vient de faire.

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin
Je m'attache, madame, à tout votre destin ;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée..

HENRIETTE.

Non, ma mère ; je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

tout en raillant le pédant et le bel esprit. Molière fait une critique toute générale des mœurs des gens de lettres de son temps, qui trop souvent manquaient de dignité et de désintéressement. Le quatrième chant de l'*Art poétique* de Boileau (composé de 1669 à 1674) n'est pas seulement une imitation du douzième livre de Quintilien ; quand le poète condamne les sentiments mercenaires de certains écrivains, il est, comme nous dirions aujourd'hui, en pleine actualité.

1. Trissotin est une sorte de Tartuffe littéraire ; démasqué, il ne peut pas, comme l'imposteur, être menaçant et terrible ; mais il ne se refuse pas d'être impertinent et odieux.

2. *Philosophe* est employé ici adjectivement. Cf. *Misanth.*, I, 1 :

Mon flegme est *philosophe* autant que votre bile.

CLITANDRE.

Quoi! vous vous opposez à ma félicité!
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE.

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre ;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux
J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires :
Mais lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité
Pour ne vous charger point de notre adversité [1].

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me serait sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour dans son transport parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE, à Henriette.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

HENRIETTE.

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir :
Et je ne fuis sa main que pour [2] le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,

1. Il n'y a pas seulement de la générosité dans ce refus d'Henriette; il y a de la sagesse. Elle nous a dit comment elle comprenait le mariage :

> Les suites de ce mot, quand je les envisage,
> Me font voir un mari, des enfants, un ménage. (I, 1.)

Elle aime Clitandre, elle sait qu'elle en est aimée ; elle ne se défie pas de son dévouement, elle se sent elle-même capable de bien des sacrifices. Mais elle n'ignore pas que la gêne peut abattre les cœurs les plus héroïques, et désunir les âmes les plus tendres. Elle a du bon sens, sans sécheresse ; elle n'est point romanesque, et ne cesse pas d'être aimante.

2. Pour, *parce que*. Cf. *Psyché*, I, 1 :

> C'est *pour nous attacher* à trop de bienséance
> Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir.

Pour détromper ma sœur, et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai pouvait être.

CHRYSALE.

Le ciel en soit loué!

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE, à Clitandre.

Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE, à Philaminte.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur!
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu[1]'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRYSALE, au notaire.

Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

1. Que, *si bien que*. » J'ai une tendresse pour mes chevaux, *qu*'il me semble que c'est moi-même. » (*Avare*, III, v,)

FIN DES FEMMES SAVANTES.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Imp. WATERER ... 18, rue de l'Odéon, Paris.